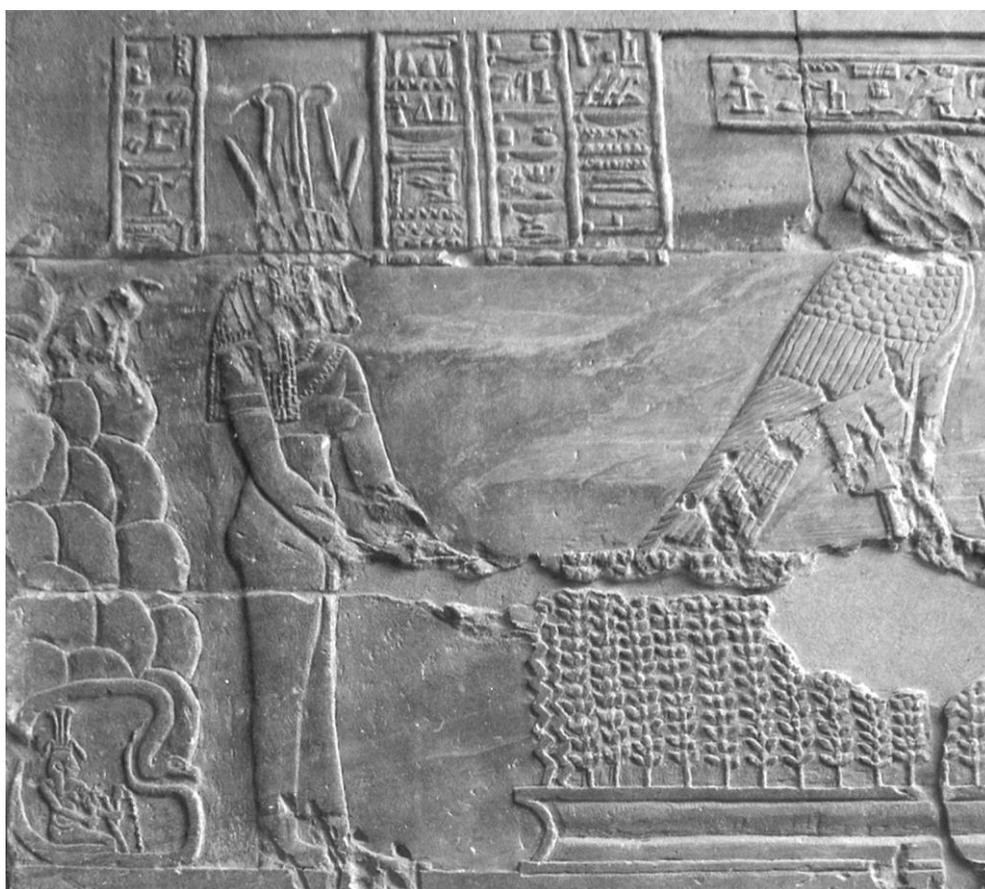


# SENOUÏ

septembre 2006

n° 5



*Scène avec l'ourobouros sur un mur du Temple de Philae*

*Photo G. et S. Maldivi*

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION



# ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901



## Membres d'honneur

### *Comité scientifique :*

Fathy Saleh (Égypte), Président d'honneur - James Allen (U.S.A) - Jan Assmann (Allemagne) - Charles Bonnet (Suisse) - Herman De Meulenaere (Belgique) - Philippe Derchain (Allemagne) - Christopher Eyre (Grande-Bretagne) - Erik Hornung (Allemagne et Suisse) - Bernadette Menu (France) - Joseph Padro Parcerisa (Espagne) - Alessandro Roccati (Italie) - Dirk Van Der Plas (Pays Bas) - Claude Vandersleyen (Belgique) - Pascal Vernus (France) - Jean Yoyotte (France) - Christiane Ziegler (France)

### *Personnalités Dauphinoises :*

Jean Balestas (Grenoble) – Brigitte Périllié (Maire de Vif) - Madeleine Bouverot (Grenoble)

## Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Isabelle Dubessy, Véronique Gay, Annie Mouchet, Laurence Oliva, Dominique Terrier.  
Messieurs Olivier Buard, René Devos, Jean-François Garrel, Jean-Claude Goyon, André Poujoulat, Jean-Louis Sahun.

## Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon  
Vice-président : Jean-Louis Sahun  
Secrétaire : Dominique Terrier  
Secrétaire adjointe : Annie Mouchet  
Trésorière : Isabelle Dubessy  
Trésorier adjoint : René Devos

## Conseillère scientifique

Christine Cardin

---

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : [www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

Senouy n°5

## SOMMAIRE

Page 5	<b><i>La Lettre du Bureau</i></b>
Page 6	<b><i>Vie de l'association</i></b> (Égyptologie en fête –Vif . Visites et voyage 2005-2006)
Page 9	Programme des conférences 2006-2007
Page 10	L'Égyptologie à l'UIAD : Programme 2006

### ***Les conférences***

Page 11	Archéologie et littérature. D'après la conférence de <b>Michel Dewachter</b>
Page 13	Les obélisques égyptiens, médiateurs entre ciel et terre. D'après la conférence de <b>Luc Gabolde</b>
Page 16	Origine graphique et structure des hiéroglyphes Résumé de la conférence de <b>François Saint-Antonin</b>
Page 18	L'inondation et la vallée :Les temples de la maîtrise du flot D'après la conférence de <b>Jean-Claude Goyon</b> (voir notre photo de la page de couverture)
Page 20	Maât, l'ordre juste du monde D'après la conférence de <b>Bernadette Menu</b>
Page 22	La reine Tiye D'après la conférence de <b>Christine Herrera</b>
Page 24	Astronomie et astrologie dans l'Égypte ancienne D'après la conférence de <b>Véronique Gay</b>
Page 26	Le symbolisme des amulettes égyptiennes Conférence de <b>Philippe Germond</b>

NB : faute de place dans ce bulletin, les textes des conférences du 11 juin 2006 de Philippe Germond, «*Le bestiaire égyptien* » et de Jean-Luc Chappaz, «*Akhmim, mythes et légendes de l'égyptologie* », paraîtront dans Senouy n° 6.

## *La Lettre du Bureau*

La vitalité de notre association s'est manifestée, tout au cours de l'année, au travers des manifestations qu'elle a organisées et dont une équipe de bénévoles, toujours aussi enthousiastes et compétents, a assuré le succès. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.

En particulier un grand merci à Gisèle et Serge Maldivi grâce auxquels vous pouvez encore lire dans ce bulletin les résumés des conférences de l'année. Ils nous ont annoncé qu'ils ne seront plus disponibles pour continuer ce travail, il faudra donc que d'autres personnes prennent la relève !

Nous avons aussi besoin d'une personne qui prenne en charge les relations avec l'U.I.A.D tout au cours de l'année, ainsi qu'un/une responsable d'une équipe-animation auprès des écoles et collègues. Toutes les bonnes volontés peuvent se faire connaître !

Rappelons les événements de l'année 2005-2006 :

- 17 et 18 septembre 2005 : Egyptologie en fête à Vif, à l'occasion des Journées du Patrimoine. Malgré le mauvais temps, près de 4000 visiteurs ont profité des derniers jours d'ouverture au public de la Maison Champollion, avant travaux, et ont pu venir assister aux conférences du Professeur Goyon et de Monsieur A. Faure, participer aux ateliers de hiéroglyphes avec Madame V. Gay et visiter l'exposition de photos préparées par un groupe d'adhérents.
- 7 conférences se sont tenues au cours de l'année, un record pour notre association qui espère bien continuer sur cette lancée. Le public, toujours fidèle et attentif, a pu ainsi s'intéresser à des sujets variés dont vous pouvez retrouver, dans ce numéro, les résumés.
- Des voyages, pour visiter des collections égyptologiques à Genève, Paris, Turin, et un exceptionnel voyage en Égypte (sur le lac Nasser), et ceci, toujours en compagnie de nos égyptologues (voir pages suivantes).
- 10 et 11 juin 2006 : Egyptologie en fête à Vif. Cette 2<sup>ème</sup> édition, alors que la Maison était fermée au public, que le beau temps sévissait et que le mois de juin était saturé de fêtes en tout genre, a cependant fait l'admiration de nos amis Genevois, émerveillés de notre capacité à organiser une telle manifestation, dans un climat convivial et amical. Cette fois, nous avons pu avoir 4 conférenciers, un stand de libraire, une bourse aux livres d'occasion et toujours, une très belle exposition de photos et des ateliers de hiéroglyphes. Le tout accompagné de verres de Karkadé devant la pyramide démontable et le modèle réduit d'habitat traditionnel construit par l'atelier théâtre de Grenoble, que nous tenons aussi à remercier (voir page suivante).
- Les cours d'égyptologie (civilisation et épigraphie) continuent, les relations entre l'association et l'U.I.A.D se sont renforcées, avec la conclusion d'une convention entre nous afin de faciliter l'indemnisation du trajet de nos professeurs. Le projet de cours du soir est toujours en cours d'étude, mais ne pourra pas être finalisé cette année.

Grâce à la compréhension et le soutien des élus et responsables locaux, que nous remercions très sincèrement, (Conseil Général de l'Isère, Mairies de Grenoble et de Vif, Métro, Musée de Grenoble, Archives Départementales) notre association peut maintenant se tourner résolument vers l'avenir en espérant que le capital égyptologique de notre région soit mis encore mieux en valeur. Nous attendons bien sûr tous avec impatience la réouverture au public de la Maison Champollion et la construction du Musée attendant, au projet duquel nous devrions être associés, au sein d'une commission scientifique.

Un autre projet nous tient à cœur : l'inventaire et la publication des Archives des Frères Champollion, et nous ne désespérons pas de trouver pour ce grand œuvre les fonds publics ou privés nécessaires.

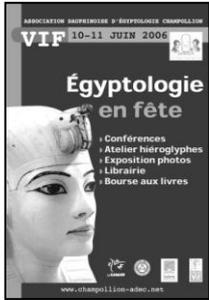
Enfin, notre association qui porte le nom prestigieux de Champollion ne pouvait pas se désintéresser de l'état de la tombe de l'illustre déchiffreur des hiéroglyphes au Père Lachaise. Avec l'autorisation et le concours de ses descendants et la contribution de tous ceux qui voudront bien participer à une souscription que nous lancerons dans ce but, la tombe de Jean-François Champollion devrait être prochainement remise en état.

Toutes nos activités sont régulièrement annoncées et mises à jour sur le site :

[www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

## Vie de l'association

### Égyptologie en fête (Vif)



Les 10 et 11 juin 2006, l'Association organisait la fête de l'égyptologie pour la deuxième année consécutive. Les conférences de M. le Professeur Goyon, Messieurs Chappaz et Germond, de l'association égyptologique de Genève, ont remporté un vif succès, ainsi que la projection des films. Nous avons voyagé le long du Nil à travers une superbe exposition de photos préparées par les participants du voyage en Nubie. Grâce aux maquettes réalisées par André Poujoulat et l'atelier théâtre de



Photo D. Terrier

*La pyramide démontable réalisée par André Poujoulat*

Grenoble, les jeunes et les plus grands ont pu découvrir les entrailles de la grande pyramide, le mécanisme des herses et l'intérieur d'un habitat de l'ancienne égypte. Un stand de librairie et la bourse aux livres ont permis de rassembler et de proposer un large choix d'ouvrages sur l'Égypte. François Tonic, fondateur et rédacteur en chef de Toutankhamon Magazine, toujours prêt à partager son expérience et à répondre aux questions de nos visiteurs, nous présentait en exclusivité son nouvel ouvrage « Guide du grand temple d'Amon de Karnak ». Alain Faure, auteur de la bibliographie « Champollion, le savant déchiffré », était également présent à notre fête. Véronique Gay, égyptologue, apprenait aux enfants, le secret des hiéroglyphes. La boisson égyptienne, préparée avec du karkadé venu d'Égypte, et le thé à la



Photo D. Terrier

*Véronique Gay et les enfants à l'atelier de hiéroglyphes*

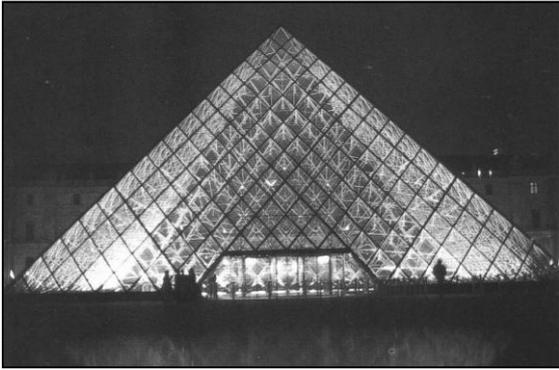
menthe fraîche ont remporté un franc succès. L'association remercie le public et ses adhérents, qui ont su répondre présents pour cet événement. Fort de cette expérience, l'association vous donne rendez-vous l'année prochaine pour une nouvelle édition de l'Égyptologie en fête.



Photo D. Terrier

*M. Bruno de Loynes d'Autroche, descendant de Jean-François Champollion et sa lointaine cousine, Mme Chateaminois, descendante de Jacques-Joseph Champollion-Figeac, lors de leur passage à la fête de l'Égyptologie à Vif, le 10 juin 2006*

## Visite du Musée du Louvre (Paris)



La « pyramide du Louvre », à l'entrée du musée - Paris.

L'association proposait, en mars 2006, une nouvelle visite thématique du Musée du Louvre en compagnie d'Évelyne Faivre, conférencière que nous avons déjà appréciée l'an passé (voir bulletin Senouy n° 4). Elle nous a cette fois-ci appris comment se repérer dans les collections d'art égyptien, en reconnaissant les critères stylistiques permettant d'attribuer les statues à telle ou telle période ou telle dynastie. Nous avons été enthousiasmés par sa compétence, son savoir-faire de conférencière au milieu du public toujours nombreux du Louvre et par sa gentillesse.

## Visite du Museo Egizio (Turin)

C'est l'une des plus belles collections égyptiennes du monde après le musée du Caire, que nos adhérents ont eu le plaisir de découvrir ou de redécouvrir. En effet, le Museo egizio est un des plus riches mais aussi l'un des plus anciens (fondé en 1824) et il subissait les effets du temps. Les pièces archéologiques ont retrouvé la fraîcheur d'un musée rénové et réaménagé à l'occasion des jeux olympiques d'hiver 2006.

Samedi 20 mai 2006, le car était plein pour cette journée à Turin : 3h et demi de route, arrêt compris pour un cappuccino, et nous voilà, en compagnie de nos égyptologues arpentant les salles du Museo. La nouvelle présentation des collections du pré-dynastique et de la Moyenne Égypte est très attractive, mais c'est dans les 2 salles de la grande statuaire, complètement modernisées, que nous avons eu un choc ! Les statues nous paraissant encore plus belles et majestueuses qu'avant. Merci à nos accompagnatrices pour leurs commentaires éclairés, et

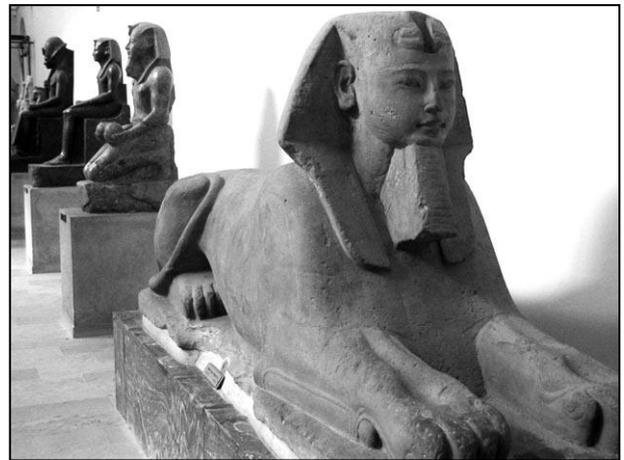


Photo L. Oliva

Sphinx, dans une salle du Museo Egizio - Turin

pour avoir attiré notre attention sur les petits trésors cachés : l'oushebti couché (unique au monde !) et le fer à repasser égyptien ...

## Visite du Musée d'art et d'histoire (Genève)

Vendredi 11 novembre 2005: Une journée bien remplie, du Léman au Nil.

Une quarantaine d'adhérents ont été reçus, au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, par M. Chappaz qui nous a retracé l'historique de la constitution de la collection permanente d'égyptologie, depuis le début du 19ème siècle, avec ses cocasses histoires d'autruches commandées par le Musée à Drovetti... Nos égyptologues lyonnaises nous ont ensuite commenté la visite des collections: Mme Marie-Christine Graber pour les deux grandes salles d'égyptologie et Mme Françoise Moyen pour les deux salles "Kerma", actuellement au sous-sol, mais qui seront prochainement installées tout à côté des collections égyptiennes, comme il se doit, le pays de Koush rejoignant enfin Kemet. Après le repas de midi, c'est à la fondation Bodmer, à Coligny, que nous nous

sommes retrouvés, en compagnie des guides de cette prestigieuse Fondation vouée à l'Écriture. Outre quelques tablettes cunéiformes, des inscriptions et statues égyptiennes, nous avons pu, sous l'oeil d'une splendide Sybille du XVème, parcourir le temps et l'espace et admirer, après deux magnifiques Livres des morts, parchemins, manuscrits, éditions originales couvrant toute l'histoire de l'écriture. Comment ne pas rester bouche bée devant les parchemins enluminés, la première édition de la Bible de Gutenberg, les manuscrits de Shakespeare ou de Goethe, le rouleau écrit par Sade dans la prison de la Bastille, ou les notes griffonnées de la main de Mozart ? Pour terminer, au moment où un soleil pourpre descendait sur le lac Léman, nous avons eu le temps de parcourir encore l'exposition temporaire sur Jules Verne et ses visions futuristes de "l'an 2000".

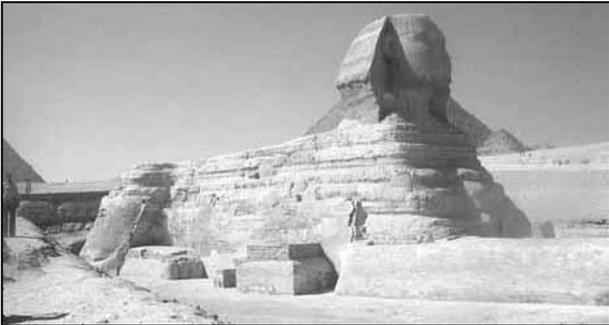
## Voyage en Égypte (Février 2006)

Avec les photos de Nicole LURATI.



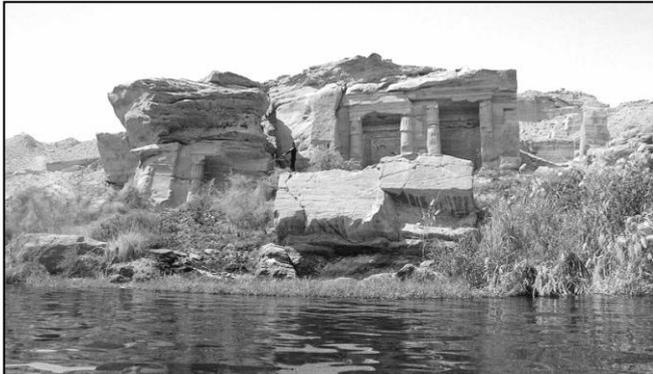
*Le groupe devant le Musée Égyptien – Le Caire*

L'association proposait cette année, un voyage inédit. En effet, rare sont les agences qui proposent un voyage aussi complet en Nubie. Le voyage en Nubie organisé par notre association, fut incontestablement une réussite pour la vingtaine de participants qui s'y étaient inscrits. Cette réussite s'explique par une préparation qui a facilité le séjour sur le plan matériel pour assurer le bien-être des voyageurs. Le choix des sites a été



*Le Sphinx de Guizèh – Le Caire*

particulièrement apprécié puisque nous avons pu visiter des lieux qui habituellement ne font pas partie des circuits touristiques : le Gebel Silsileh nous a séduits, tout comme la visite des tombeaux des Gouverneurs à Assouan. Nous avons eu la chance de visiter des tombes de notables autour de la grande pyramide de Khéops : tombes de



*Stèles de Ramses II et Sethi I<sup>er</sup> au Gebel Silsileh - Assouan*

scribes, d'un médecin de l'entourage royal, d'un

directeur du Trésor du double grenier, d'un juge de Nekhen. À côté de ces lieux exceptionnellement ouverts au public, nous avons aussi parcouru les sites accessibles à tous : Philae et tous les temples de Nubie sauvés des eaux et regroupés sur les rives du lac Nasser, avec une mention spéciale pour Abou Simbel où nous avons passé la journée. Ainsi avons-nous pu



*Carrière du Gebel Silsileh le long du Nil - Assouan*

assister au spectacle Son et Lumière récemment mis au point, spectacle qui met en œuvre de fort belles images provenant de tombes et de temples divers. Tout cela eût été simplement satisfaisant si nous n'avions pas bénéficié, en plus, de la présence d'une jeune égyptologue, Véronique Gay, qui a été mise à contribution. Ses explications simples, directes, précises, ses



*Temple de Ramses II – Abou Simbel*

réponses circonstanciées à nos multiples questions ont transformé le voyage, donnant richesse et profondeur à nos réflexions. Merci donc à tous ceux qui ont permis la réussite de ce séjour et à bientôt peut-être sur un autre circuit.

(pour plus de détails rendez-vous sur notre site web de l'ADEC).

# *Programme des conférences 2006-2007*

-----

**TOUTES LES CONFÉRENCES AURONT LIEU AUX ARCHIVES DÉPARTEMENTALES à 15h.**

## **07 OCTOBRE 2006**

*Les dernières découvertes de l'équipe du Louvre à Saqqara  
par Guy LECUYOT, égyptologue*

## **18 NOVEMBRE 2006**

*Les mines de cuivre et de turquoise des anciens Égyptiens au Sinâï  
par Maryvonne CHARTIER-RAYMOND, égyptologue*

## **09 DECEMBRE 2006**

*Le temple de Tôd au Moyen Empire  
par Lilian POSTEL, égyptologue*

## **20 JANVIER 2007**

*L'Égypte des Nubiens : la XXVème Dynastie  
par Jean-Claude GOYON (notre Président, professeur émérite d'égyptologie)  
(faisant suite à l'AG de l'Association)*

## **10 MARS 2007**

*L'île de Philae entre gloire et abandon  
Par Gihane ZAKI, égyptologue*

## **14 AVRIL 2007**

*L'éducation, la formation des scribes et les institutions d'enseignement dans l'Égypte  
ancienne  
Par Christian LEBLANC, égyptologue*

## **12 MAI 2007**

*Les cosmétiques de l'Égypte ancienne  
Par Pauline MARTINETTO, chercheur au CNRS*

# *L'égyptologie à l'UIAD : Programme 2006-2007*

-----

## **NIVEAUX I – II – III PAR CHRISTINE HERRERA**

**LUNDI (tous les 15 jours)** : les 9 et 23/10 – 13 et 27/11 – 11/12 – 15 et 29/01 – 26/02 – 5 et 19/03 – 23/04 - 21/05 et le 4/06.

### **I. - CIVILISATION** : Durée 1h30 (de 13h30 à 15h) - **77 € l'année + inscription UIAD**

L'exposition « l'art au temps des pyramides » qui eut lieu à Paris en 1999 a permis de faire découvrir au public français l'art de l'Ancien Empire. Si nul n'ignore l'existence de grands ouvrages devenus mythiques tels que les pyramides, l'art et l'histoire de cette période restent néanmoins méconnus en dépit d'un grand nombre de témoignages plus modestes mais non moins attachants.

Le cours propose d'aborder l'Ancien Empire à travers son histoire politique mais aussi à travers les croyances de l'Égyptien dès les premières dynasties et leur transposition dans la vie quotidienne, que ce soit à travers l'architecture funéraire, royale et privée, les thèmes iconographiques adoptés.

### **II. - ÉPIGRAPHIE** : 3 niveaux de 1 h00 - **55€ l'an par niveau + inscription UIAD**

- **1<sup>e</sup> année** : de 11h à 12h : l'histoire des hiéroglyphes, l'alphabet égyptien et apprentissage de la grammaire.

- **2<sup>e</sup> année** : de 12h30 à 13h30 : grammaire (suite) et exercices à partir de documents existants.

- **3<sup>e</sup> année** : de 15h30 à 16h30 : grammaire (suite) et traduction de textes courts.

**Pour tous les niveaux** : Des exercices sont à préparer chez soi pour le cours suivant. Ils sont corrigés en commun au début de chaque cours. L'apprentissage des hiéroglyphes passe par un travail personnel comme pour toute autre langue.

## **NIVEAUX IV – V – VI PAR CHRISTINE CARDIN**

### **I. - CIVILISATION** : Durée 2h00 (de 14h00 à 16h00) - **Tarif : 66 € l'année + adhésion UIAD**

\* Au programme : La tombe de SETI 1<sup>er</sup> et ses livres funéraires

**VENDREDI (tous les 15 jours)** : les 6 et 20/10 – 17/11 – 1 et 5/12 – 12/01 – 9 et 23/03 – 20/04

### **II. - ÉPIGRAPHIE** : Durée 2h00 (de 14h00 à 16h00) - **Tarif : 66€ l'année + adhésion UIAD**

\* Au programme : stèle de Méry

**VENDREDI (tous les 15 jours)** : les 13/10 – 10 et 24/11 – 8 et 22/12 – 2 ; 16 et 30/03

## **INSCRIPTIONS POUR L'ENSEMBLE DES COURS**

Le vendredi 22 septembre de 14h à 16h

**UIAD – 2, square de Belmont – GRENOBLE**

Tel. 04.76.42.44.63 - Fax : 04.76.03.22.50

Email : [uiad.dauphine@wanadoo.fr](mailto:uiad.dauphine@wanadoo.fr)

Site: <http://www.tribunews.com/uiad>

## Les conférences

### Archéologie et littérature

*L'œuvre originale de Charles Lenormant (1802–1859)*

*Compagnon et successeur de Champollion*

D'après la conférence avec diapositives de M. Michel Dewachter, Égyptologue.

Samedi 15 octobre 2005. Salle des Archives Départementales. Grenoble.



Gravure de Champollion : Monuments d'Égypte et de Nubie

Charles Lenormant est surtout connu pour avoir accompagné Champollion en Égypte en 1828 : cette seule indication, figurant dans les dictionnaires ou les ouvrages modernes, est bien loin de rendre compte de l'importance des activités multiples de cet érudit, injustement maltraité par la postérité. Conservateur à la Bibliothèque Royale, il contribue à sauver des manuscrits du fondateur de l'égyptologie ; il intervient de façon efficace pour créer, en 1821, une chaire d'archéologie au Collège de France destinée à Champollion et lui-même inaugure l'enseignement de l'égyptologie à la Sorbonne, en 1835, en introduisant la lecture hiéroglyphique à une époque où le déchiffrement était encore controversé. Il occupe le poste de directeur des Beaux-Arts de Guizot en 1830. C'est un proche de Jean-Jacques Ampère, mais aussi de Prosper Mérimée qu'il accompagne en Asie Mineure. Il fréquente plusieurs grands collectionneurs, comme Edmé Durand et Turpin de Crissé qui l'initient à la curiosité. Son mariage en 1826, avec la nièce de Juliette Récamier fait de lui un familier du salon littéraire et mondain de l'Abbaye-aux-Bois où trônent Chateaubriand, Ampère et Ballanche de sorte qu'au décès de Mme Récamier il gère, avec son gendre, les « Papiers Récamier » qui ne furent connus durant de nombreuses années que sous le nom de « Papier Lenormant ». Non seulement il est connu comme égyptologue, mais aussi comme helléniste : c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il quitte l'expédition de Champollion au bout de cinq mois afin de rejoindre

la campagne de Morée du général Maison dans laquelle il était engagé comme archéologue. C'est aussi un céramologue qui publie des corpus de vases et un numismate reconnu, puisqu'il devient conservateur du Cabinet des Médailles, transmettant sa passion à son fils François. Il préside un temps la prestigieuse Société des Antiquaires de France. Cet homme aux curiosités et aux talents multiples peut difficilement être traité de dilettante. Cependant nous n'avons aucune représentation fiable de Charles Lenormant en dehors du portrait du Louvre qui date de la fin de sa vie. Il ne figure évidemment pas sur le grand Tableau d'Angelelli<sup>1</sup>, tableau de commande destiné au Grand Duc Léopold qui avait payé la partie toscane de la Mission Franco-Toscane. À ce propos, il faut noter qu'aucun des personnages représentés ici n'est véritablement ressemblant puisqu'il s'agit d'un tableau à clé : seuls quelques éléments concrets permettent d'identifier les protagonistes, le sabre pour Champollion, le dessin de la scène de massacre d'Abou Simbel pour Rosellini qui s'apprête à y ajouter les hiéroglyphes, le petit tableau que tient le peintre Duchêne allongé au premier plan, le geste du chef des fouilles et du chef des terrassiers indiquant l'autre rive où a été faite la découverte de la tombe inviolée de la nourrice de Taharqa, enfin le matériel trouvé, rassemblé aux pieds de Champollion. Ce n'est certes pas un tableau archéologique précis mais plutôt une vision orientaliste de la mission. La composition offre ainsi en arrière-plan quelques éléments de l'architecture égyptienne présentés ensemble sans aucun souci de vraisemblance.

Seuls les relevés archéologiques destinés à la publication rendent compte de l'expédition. Rien ne subsiste de la réalité vécue par les participants en dehors de trois carnets de dessins récemment authentifiés où l'auteur, Salvatore Cherubini – le fils du compositeur – présente des portraits de quelques personnages, entre autres Champollion, probablement ressemblant, des Almées, des Nubiennes dont l'origine ethnique ne pouvait qu'intéresser Charles Lenormant qui était aussi vice-président de la Société d'ethnographie. Durant leur séjour, Champollion et

<sup>1</sup> Ce tableau se trouve au Musée Archéologique de Florence

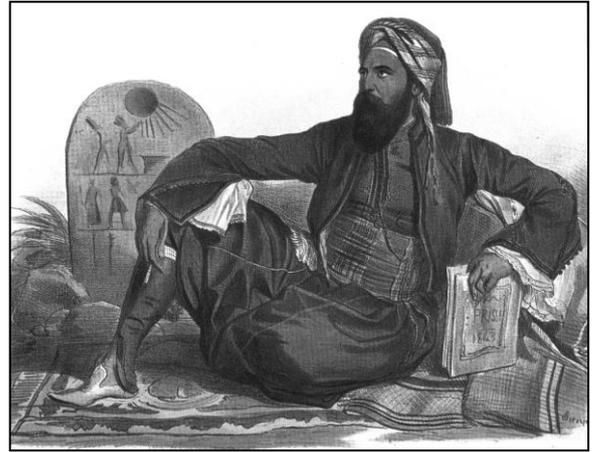
Lenormant rencontrent le sculpteur Bonely qui a effectué le moulage du visage de Ramses II à Abou Simbel et qui a acquis bien des pièces importantes pour le British Museum. Ils travaillent sur les sites avec les mêmes équipes qui ont déjà collaboré avec Salt et qui poursuivront avec Lepsius, favorisant une continuité efficace au cours des grandes missions d'exploration.

La seconde cataracte sera le terme du voyage de Lenormant, voyage culturel qu'il a voulu et effectué à ses frais et auquel il a activement participé : il apprend l'égyptien, l'arabe, le copte avec Champollion, il lui fait parvenir des rapports concernant des sites que celui-ci n'a pas pu voir – c'est le cas pour Abydos – lui envoie des informations et de très bonnes appréciations depuis Amada, apportant ainsi sa pierre à l'expédition. La mission doit bien sûr déboucher sur la publication et nous pouvons penser que Lenormant aurait dû y jouer un rôle actif : or il eut un problème relationnel avec Champollion-Figeac, tout comme Rosellini, lors de l'édition posthume des *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*. Le frère de Champollion, bien qu'il ne soit pas allé en Égypte, régnait jalousement sur les manuscrits de Jean-François, écartant bien des collaborateurs possibles qui auraient pu lui faire de l'ombre.

La publication marque un tournant dans la représentation graphique : le dessin artistique est supplanté par la représentation précise, exacte, des textes hiéroglyphiques qui vont faire progresser les connaissances, en particulier en histoire. Cette démarche archéologique aboutit à une meilleure compréhension de l'écriture égyptienne qui ne se réduit pas à de petits dessins, mais dont les conventions permettent d'évoquer le monde tel que les Égyptiens anciens le voyaient. Elle permet d'éclairer leur pensée religieuse, sans négliger l'apport de multiples informations concernant les peuplades limitrophes de la vallée du Nil. Ces documents sont les seuls écrits dont disposent les africanistes pour cette période.

L'archéologie égyptienne est à l'origine de la création d'objets nombreux et variés dont l'inspiration a été puisée dans les publications des expéditions : *La Description de l'Égypte*, *les Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, *l'Art égyptien* (de Prisse d'Avennes). Charles Lenormant fait partie du cercle des personnalités qui ont participé à ces publications. Il est ami avec Jomard, créateur du département des cartes et plans à la Bibliothèque Nationale, mais aussi commissaire du gouvernement chargé de l'exécution de la *Description de l'Égypte*. Il fréquente le peintre Deveria - qui exécute le portrait de Prisse d'Avennes – dont le fils Luc deviendra égyptologue et conservateur au Musée du Louvre, après avoir été l'élève de Lenormant qui lui a appris le copte .

Luc Deveria fondera par la suite les études coptes en France. C'est encore lui qui donne à Mariette les



Portrait d'Emile Prisse d'Avennes (1807-1879) vêtu à l'orientale.

moyens de sa première mission en Égypte. Celui-ci se comporte en ingrat puisque, au lieu de communiquer le résultat de ses fouilles à Lenormant – qui faisait partie de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres – il choisit le Vicomte de Rougé qui était devenu le chef d'une coterie cherchant à abattre Lenormant. À ce propos, il convient de rappeler que l'original du Journal des entrées au Musée du Caire de tous les monuments répertoriés sous la direction de Mariette se trouvait à Paris, de sorte que la copie en service au Caire était une version abrégée de 4200 entrées sur les 22000 numéros réellement enregistrés. Or l'ignorance de l'origine exacte d'un monument peut entraîner des erreurs d'interprétation fort préjudiciables pour les égyptologues. Ce problème des sources existe actuellement sous une autre forme : la numérisation des archives, souvent pour des raisons financières, ne porte que sur une faible proportion d'ouvrages, tandis que les fichiers manuels, qui n'ont pas disparu pour autant, permettent des recherches complètes dans les collections. Des sources fiables et précises sont nécessaires pour faire progresser la recherche.

Ainsi pour comprendre le décor du linteau de la tombe de Ramses X, dessiné par Rosellini, il faut passer par l'étude de la langue hiéroglyphique qui permet d'accéder à une pensée, à une conception de la vie et de la mort caractérisée par les aspirations les plus nobles de cette société. Pour ce faire, il fallait des hommes comme Champollion et Lenormant, aux talents multiples, capables de nous donner des clés qui font que le monde est plus grand.

## *Les obélisques égyptiens, Médiateurs entre ciel et terre*

D'après la conférence avec diapositives de M. Luc Gabolde, Docteur en égyptologie,  
Chargé de recherches au CNRS, ancien membre de l'IFAO au Caire.  
Samedi 19 novembre 2005. Salle des Archives Départementales. Grenoble.

Les obélisques sont des monuments tout à fait étonnants de l'Égypte ancienne et ils sont connus depuis une très haute antiquité. Le plus ancien est celui de Téli, trouvé sur le site d'Héliopolis à côté d'une table d'offrande, ce qui laisse penser qu'il jouait un rôle dans un culte. Nous allons parler aujourd'hui des obélisques royaux et des obélisques dans les temples, en laissant de côté ceux qui étaient privés et figuraient dans un contexte funéraire. Leur répartition sur une carte de l'Égypte ancienne montre que, du Sud au Nord, il en existait sur tous les sites importants : Abou Simbel, Assouan, El-Kâb, Tôd, Hermopolis, Saïs, Athribis et, en particulier, sur les trois grands sites de Tanis, Héliopolis et Thèbes. À Tanis, des fragments permettent de savoir que 7 paires ornaient le grand temple avec, probablement aussi, un obélisque unique. À Héliopolis, leur nombre est bien plus considérable. Celui de Sésostri I a été remplacé, mais pas à son emplacement originel, ce qui crée de nombreuses polémiques. Il faisait partie d'une paire semble-t-il, comme ceux de Thoutmosis III – dont l'un est à Londres et l'autre à New York actuellement – et comme ceux attribués à Amenhotep II dont les fragments conduisent à évaluer leur hauteur à 25 m ou 30 m, ce qui leur confère une dimension encore plus colossale que celle de l'obélisque de Saint Jean de Latran. D'autres, plus petits et datant de l'époque romaine, ont été retrouvés, ainsi que celui de Merenptah et celui de Ramsès IV. Enfin, l'obélisque de Séthy I, transporté par Auguste au Circus Maximus à Rome et actuellement sur la Piazza del Popolo, provient également de ce site. À Karnak, pour finir, on peut compter jusqu'à 17 obélisques monumentaux avérés. Les plus anciens sont ceux de Thoutmosis I devant le pylône IV, puis la paire de Thoutmosis II et celle de Thoutmosis III (dont l'un est à Saint Jean de Latran). Hatshepsout, pour sa part, a fait dresser le plus grand nombre d'obélisques à Karnak : une paire à

Photo montage L.Oliva

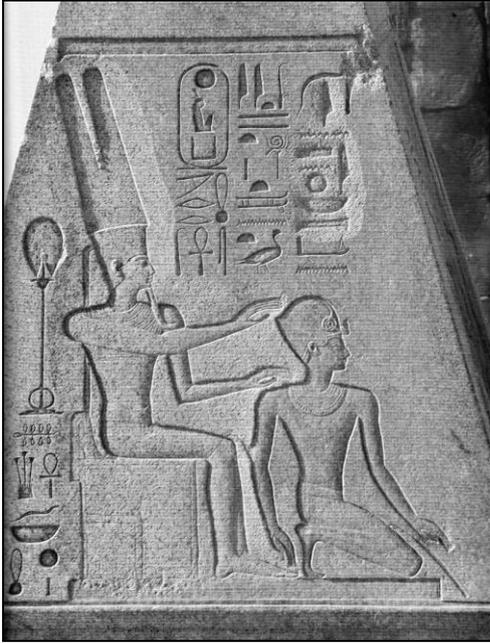


*Obélisque de Thoutmôsis Ier – Temple de Karnak*

l'Est, une paire dans la Ouadjet et ceux de Thoutmosis II qui n'avait pu mettre en place les siens avant sa mort. L'obélisque oriental unique fut érigé par Thoutmosis IV. Plusieurs paires seront encore dressées, une par Amenhotep III au temple de Karnak Nord, une par Akhenaton dans le temple d'Aton (les deux seuls qu'on connaisse de lui), une par Ramsès II à l'entrée orientale du temple. Les autres sont de dimensions plus modestes (ceux de Séthy II,

d'Horemheb et de Psammétique II). Karnak est donc un des lieux qui comprend le plus grand nombre d'obélisques, tout comme Héliopolis et Tanis. Il est probable qu'il existait un lien entre ces monuments si particuliers et les cultes rendus dans ces localités, ce lien étant la dimension solaire de ces cultes. Pour Karnak, il s'agit de déterminer si le temple a la fonction d'un temple solaire ou s'il est simplement un temple dédié à Amon. Le plus ancien document relatif au temple est une colonnette datée d'Antef II où la divinité mentionnée est Amon-Rê ou Rê-Amon, selon l'ordre dans lequel le texte est lu. Sur un bloc de réemploi, datant d'Amenhotep I, figure une scène d'allaitement comme mode de transmission du pouvoir et le dieu qui procède à cet allaitement est Atoum. Avec Sésostri I, la même scène est reprise avec Amon à la place d'Atoum, et à partir de ce moment Amon et Atoum se confondent, avec parfois la mention de la divinité Atoum-Amon-Rê, véritable synthèse théologique.

Cette équivalence dans les écrits entre Amon et Atoum est très courante dans les hymnes à Amon, qui sont de nature solaire. Les épithètes les plus essentielles d'Atoum sont attribuées à Amon, comme par exemple : « être héliopolitain ». L'assimilation entre les deux divinités passe par l'assimilation entre leurs deux villes : depuis le règne d'Ahmosis on appelle Thèbes, « l'Héliopolis du Sud ». Sous le règne de Sésostri I, mention est faite du temple de Karnak



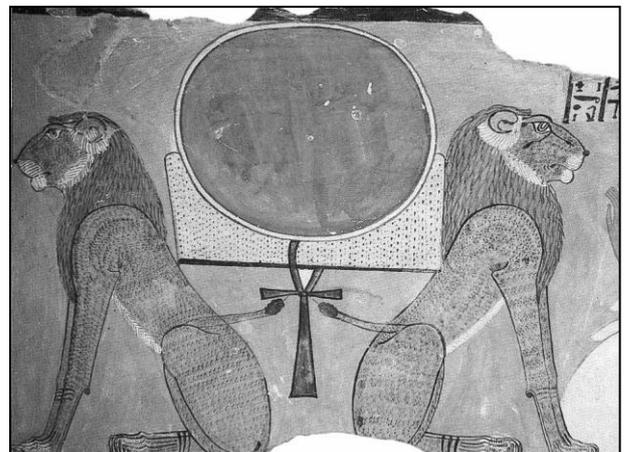
Sommet d'un des obélisques de l'an 7 de Hatshepsout -  
Temple de Karnak

comme le Grand Temple « *Hout-Aat* » qui est le nom du temple d'Atoum à Héliopolis. Cette dénomination se retrouve à l'époque de Ramsès II. Quant aux divinités représentées à Karnak, elles sont souvent surmontées d'un disque solaire et la titulature du principal dieu souligne la forte liaison entre les trois entités : Atoum-Amon-Rê.

Cette liaison est d'autant plus nette qu'il existe un rapport étroit entre Karnak et le soleil. L'orientation exacte de l'axe du temple se situe dans le plan où le soleil se lève au solstice d'hiver. Autre élément probant, la cérémonie de fondation du temple par Sésostris I a eu lieu le jour du solstice d'hiver, un jour de nouvelle lune, et au lever du soleil, c'est-à-dire à la conjonction des trois cycles principaux : les cycles solaire, mensuel (lié à la lune), diurne. Or le point où se lève le soleil est de la plus grande importance pour les Égyptiens, c'est un point d'illumination, un point précis où le soleil touche la terre d'un point de vue visuel, c'est ce qu'ils appellent : un *akhet*. L'*akhet* est la possibilité de visualiser, de matérialiser l'endroit où un contact s'établit entre le monde céleste et le monde terrestre, l'endroit où un passage est possible. C'est si vrai que le temple lui-même va prendre ce nom, et tout particulièrement le saint des saints qui contient la statue du dieu. La structure même du temple reproduit le signe égyptien *akhet* lorsque le disque solaire se lève au solstice d'hiver dans l'axe du temple, encadré par les deux môles du pylône. Le sanctuaire de Karnak, cet *akhet*, sera nommé par Hatshepsout, *l'Horizon sur terre*, et Thoutmosis III entre dans le temple « *pour ouvrir les Portes de l'Horizon du dieu* » afin que s'établisse le contact entre le monde céleste et le monde terrestre. L'équivalence entre la notion d'horizon, le point de contact, et la notion de porte est tout à fait reconnue à travers les textes. Il faut

s'interroger sur les cultes solaires à Karnak car ils ont laissé des traces. Un fragment d'un monument étrange dédié par Thoutmosis III a été retrouvé dans la salle solaire de l'*Akh-menou* à proximité d'un autel solaire initialement présent en ce lieu. Il est impossible d'en connaître la fonction, mais comme il est constitué de six personnages, disposés par deux, dos à dos, le Roi, Hathor et Montou, il est probable qu'il ait été conçu pour que, à toute heure du jour, les rayons du soleil viennent lécher du moins un visage de chacun des personnages. Les éléments d'un autel solaire très ancien, car daté d'Amenemhat I, ont pu être identifiés grâce à leur ressemblance avec celui de Deir el-Bahari situé dans la cour solaire du temple d'Hatshepsout. Or ces autels solaires sont reliés d'une certaine manière aux obélisques : c'est le cas avec certitude pour ceux d'Éléphantine et surtout pour ceux du petit temple solaire d'Abou Simbel qui permettent de juger de leur disposition.

Les obélisques de Karnak sont dressés par paire en général et presque tous concentrés sur l'axe majeur menant vers l'Est. De la sorte quand le disque solaire se lève, lors du solstice d'hiver, il apparaît entre les deux « *Comme il apparaît à l'Horizon du ciel* » ; la formule ici souligne que les obélisques ont un rapport étroit avec la notion d'*akhet*. C'est si vrai qu'elle est reprise à propos du temple de Karnak Nord dont l'orientation Nord-Sud ne permettait le passage du disque entre les deux obélisques qu'au zénith. Leur partie supérieure est décorée de représentations de type héliopolitain où Amon-Rê a l'apparence d'Atoum et cette partie la plus élevée est généralement dorée, plaquée d'électrum (mélange d'or et d'argent, où l'or domine). Comme le soleil était fait d'or et d'électrum pour les Égyptiens, les obélisques se comportaient comme le soleil lui-même, illuminant la terre comme le soleil l'illumine. Leur hauteur ajoutait un autre élément à leur signification : dans la Chapelle Rouge d'Hatshepsout il est dit qu'ils « *percent le firmament* » atteignant ainsi l'endroit où résident les dieux, le monde que parcourt la barque de Rê dans son voyage diurne. Ils établissent donc un contact direct entre la terre et le ciel et, plus on multiplie les obélisques, plus



Symbole de l'horizon « *Akhet* », soutenu par les deux lions Sef  
« *Hier* » et Douaou « *Demain* » gardiens de l'au-delà. –  
Tombe d'Inherkha à Thèbes Ouest.

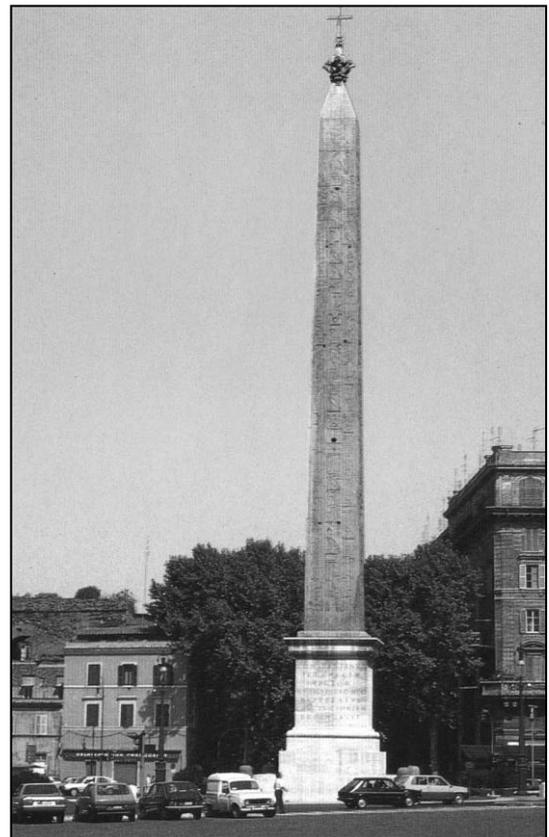


Sur l'un des blocs de quartzite de la chapelle rouge d'Hatshepsout à Karnak, au musée de plein air, on peut lire qu'elle consacre au dieu Amon « deux très grands obélisques, revêtus d'or blanc, si hauts qu'ils percent le firmament »

la qualité du contact entre les deux mondes sera grande. Il existe également des obélisques conçus pour être uniques, ce dont les textes témoignent. Certains existent encore, comme le plus célèbre d'entre eux, celui de Thoutmosis III aujourd'hui à Saint Jean de Latran, qui est proprement colossal. Il est fortement solarisé : sur sa pointe, Amon a l'apparence d'Atoum et, sur sa base, des divinités à tête de faucon portent un disque solaire sur la tête. On peut imaginer que, au solstice d'hiver, lorsque le soleil se levait, il devait à un moment croiser l'obélisque, le disque coïncidant avec la pointe du pyramidion. Cette image a peut-être été assimilée à une figuration d'Amon, notamment par Ramsès II dont le temple oriental ne contient rien d'autre comme objet d'adoration qu'un obélisque, ce qui est étonnant, mais cela expliquerait que Akhenaton n'ait pas beaucoup utilisé ce type de monument, dans sa volonté d'éliminer Amon. Cette image intrigue les égyptologues et Georges Goyon l'a interprétée comme un disque de bronze bien réel placé au sommet des obélisques, tandis que le conférencier la voit davantage comme la représentation d'un instant précis, celui où le soleil passe exactement à la pointe du monument. Une autre question se pose, en raison du contenu de certains textes : est-ce que l'obélisque n'était pas pour le roi un moyen d'entrer en contact avec la divinité ? L'indication insérée par exemple dans une phrase en provenance du pylône IV le laisserait entendre : « *Menkheperê, élu de Rê, est dans la barque de Rê* ». Cette mention est habituellement rencontrée dans un contexte funéraire comme c'est le cas dans les Textes des pyramides.

Ainsi le dieu Amon, pour lequel ont été dressés autant d'obélisques, étant associé à Rê dès sa première apparition sur le site de Karnak, a très souvent été désigné comme Atoum-Rê. Leurs deux noms ayant fusionné, le Grand Temple d'Amon-Rê à Karnak a pris le nom du temple d'Atoum-Rê à Héliopolis. Le culte d'Amon a recours à des autels solaires et à des obélisques comme mobilier liturgique. Amon emprunte le rituel de l'inscription des noms du roi sur l'arbre Ished à la scénographie héliopolitaine, de même

qu'il emprunte à Atoum sa corporation divine, l'Ennéade. Quant aux hymnes au dieu Amon, ils sont démarqués sur les hymnes de Rê. On peut donc considérer que Amon est, pour une bonne part de sa personnalité, une forme thébaine du dieu solaire héliopolitain. Bien entendu des raisons politiques, au moment de la prise de pouvoir de la XI<sup>e</sup> dynastie, expliquent en partie cette transformation qui permettait de promouvoir un dieu local afin d'obtenir une légitimité indiscutable. Mais il faut cependant tempérer tout cela : Amon n'est pas vraiment Atoum et nous en avons pour preuve un culte solaire rendu à Rê en un lieu réservé de Karnak – en l'occurrence il se trouvait apparemment sur le toit de l'Akh-menou – avec des prêtres liés à ce culte qui n'étaient pas confondus avec les prêtres d'Amon. Un certain nombre d'hypothèses viennent d'être avancées que des études ultérieures viendront confirmer ou annuler. Cependant il est indéniable que le culte d'Amon-Rê à Karnak avait une dimension solaire, que les Égyptiens avaient la volonté d'essayer d'établir des liens entre le monde divin et le monde terrestre par l'intermédiaire du Grand Temple et que cela se faisait par le moyen de l'orientation du temple et par les obélisques.



L'obélisque à Rome disposé devant la basilique du Latran

## Origine graphique et structure des hiéroglyphes

### Y a-t-il un « code » décrivant les phénomènes solaires et célestes dans les hiéroglyphes ?

Résumé de la conférence de François Saint-Antonin, Chercheur au CEA  
Samedi 12 décembre 2006. Salle des Archives Départementales. Grenoble

Si la période à laquelle les hiéroglyphes sont apparus est à peu près connue, les conditions de cette émergence sont moins claires. De très nombreux hiéroglyphes représentent le soleil, la lune, les étoiles ou le ciel en association avec d'autres éléments graphiques. Certains de ces

interplanétaire et tombant sur terre, 2) une décroissance marquée et durable du champ magnétique terrestre, 3) des phénomènes optiques variés comme des aberrations, des démultiplications, des aurores géantes à l'échelle de la terre, etc, 4) des phénomènes électrostatiques et électromagnétiques divers (éclairs, étincelles, décharges électriques, etc, 5) des perturbations climatiques. Il semble qu'il y ait eu plusieurs périodes avec une hyperactivité solaire : entre 5000 et 3000 av. J.-C., entre 2200 et 1700 av. J.-C., et entre 1000 et 900 av. J.-C. . Ces périodes couvrent les temps prédynastiques et les différentes périodes intermédiaires.

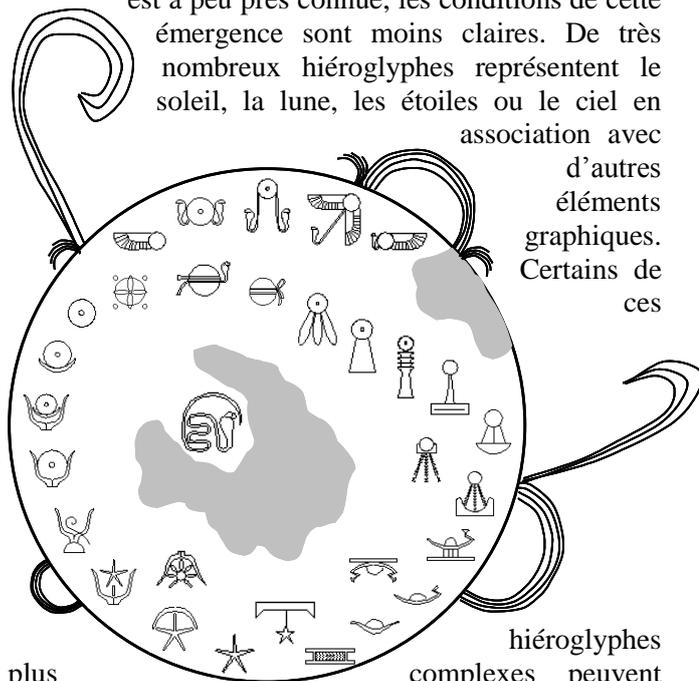
#### Description de quelques hiéroglyphes représentant certains phénomènes solaires et/ou célestes

Il est possible de rapprocher un grand nombre de hiéroglyphes ou de concepts à des phénomènes solaires ou célestes : il n'en sera décrit que cinq dans ce résumé.

1) Le hiéroglyphe  (R22) ou  (R23) peut correspondre à une description du soleil avec des éjections de matière dans le plan équatorial. Cette interprétation est corroborée par les hiéroglyphes inscrits sur un fragment de fresque venant de Coptos et gardé au Petrie Museum, Londres (UK), pièce n°UC14281. Cette fresque est datée de l'époque du Pharaon Pépy II, VIe dynastie (2323-2150 av. J.-C.). Sur cette stèle, le hiéroglyphe  (N5) est inscrit dans le cartouche du Pharaon Pépy II : la présence de ce hiéroglyphe est courante pour un Pharaon et a pour but de rappeler le lien entre le Pharaon et le (dieu) soleil. À proximité de ce cartouche une version modifiée du hiéroglyphe  (R22) ou  (R23) est gravée avec un cercle pointé au centre  (la partie manquante du hiéroglyphe est figurée en pointillé). La présence de ces deux hiéroglyphes sur le même fragment permet de montrer clairement que le cercle central de R22 ou R23 correspond au disque solaire et que les extensions horizontales sont directement liées au soleil. Le hiéroglyphe  (R22) ou  (R23) est un des plus anciens hiéroglyphes : il se trouve sous des formes plus simples dans des inscriptions datées du début des premières dynasties.

2) Sur le sarcophage de Minbaef (daté de la XI ou XII<sup>e</sup> Dynastie), conservé au Ashmolean Museum, à Oxford

Dessin de F. Saint-Antonin



plus complexes peuvent correspondre à des représentations graphiques de gigantesques éruptions solaires ou de leurs conséquences dans l'atmosphère : ces phénomènes ont du se produire pendant certaines périodes de formation de la culture de l'ancienne Égypte.

#### Description de quelques phénomènes solaires et célestes actuels

Il est possible de visualiser avec des filtres et des instruments optiques différents phénomènes solaires : vent solaire, éruptions solaires accompagnées de protubérances, jets coronaux, tâches solaires, etc. Le vent solaire envoie continuellement de la matière chargée électriquement dans l'espace interplanétaire. La plus grande partie de cette matière est déviée par le champ magnétique terrestre. Une petite partie de cette matière est piégée et dirigée par le champ magnétique vers les pôles conduisant à la formation d'aurores colorées dans la haute atmosphère. Plus aléatoirement, les très grandes quantités de matière éjectée à l'occasion des éruptions solaires peuvent engendrer des perturbations importantes et temporaires du champ magnétique terrestre. Une augmentation de l'activité solaire peut induire : 1) un accroissement de la quantité de matière chargée électriquement émise dans l'espace

(UK), pièce n° 1911.477, la graphie du hiéroglyphe  (V4) semble évoquer une gigantesque éruption solaire avec à sa base un cercle centré comme le soleil  (N5). De plus, sur ce sarcophage, le hiéroglyphe V4 est de couleur jaune.

3) Différentes expressions et concepts semblent faire référence à des phénomènes de « mirage ». Un mirage peut-être décrit en général comme une superposition de deux images, une image réelle et une image projetée dans le ciel, d'un élément réfléchi par des couches d'air ayant différentes températures. Ces images réfléchies peuvent être des éléments du relief.

L'expression  a été traduite par « le mystère des deux horizons ». De même, le nom du

dieu Tatenen, , peut être traduit par « la terre qui se soulève ». Ces deux expressions semblent faire clairement référence soit à un dédoublement de l'horizon soit à la formation d'une image mirage. Le

nom du dieu Harsomtous, , est traduite par « Horus unificateur des deux terres ». Cette traduction semble faire référence à un phénomène de « disparition » d'un mirage. Horus est souvent assimilé au soleil. Un mirage étant dû à des différences de température du sol et/ou de l'air, au fur et à mesure que le soleil se lève, les gradients de température diminuent. Ce phénomène peut entraîner la « disparition » d'un mirage par une superposition graduelle de l'image réelle avec l'image projetée, d'où l'idée d'unification des « deux terres ».

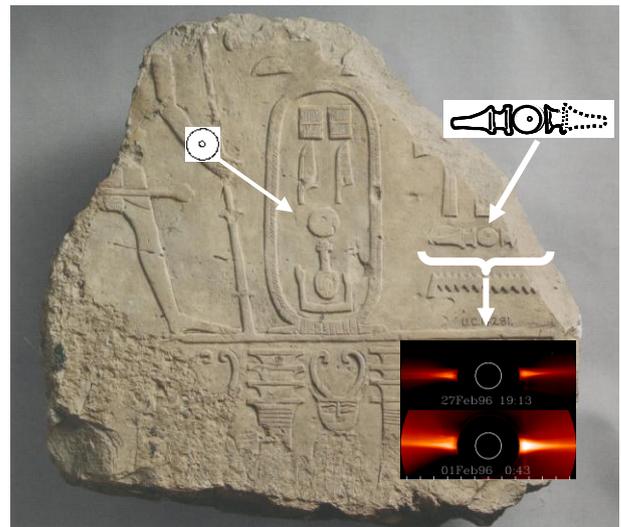
4) Les ailes de rapace comme dans le hiéroglyphe  (H5) sont un décor très fréquent dans la civilisation égyptienne : certains dieux, comme le soleil ou le cobra Uraeus sont représentés avec des ailes, les ailes de rapace sont placées souvent en haut des figurations peintes ou gravées. En général, les représentations peintes de ces ailes sont très colorées, beaucoup de bijoux ont ainsi des ailes multicolores. Ces ailes semblent souvent pouvoir être interprétées comme des aurores colorées dans le ciel. Le hiéroglyphe  (N58) semble décrire l'association entre la matière éjectée par le soleil et le soleil lui-même et semble correspondre à la présence d'aurores colorées autour du soleil (les aurores colorées sont une des conséquences des éjections de matière solaire).

5) Le hiéroglyphe  (M125) est composé de trois tiges de papyrus  (M13) superposé sur le hiéroglyphe du ciel  (N1), il semble décrire une aurore céleste verte dans la mesure où la tige de papyrus  (M13) est employé pour décrire la couleur verte. L'expression

, qui est traduite par « la grande verte », semble correspondre aussi à l'idée d'une aurore verte.

### Conclusion

Dans la mesure où les Égyptiens n'avaient pas d'instruments optiques sophistiqués pour réaliser des observations du soleil, on en conclut que les éjections solaires retranscrites, par exemple dans les hiéroglyphes  (R22) ou  (V4), ont dû avoir des tailles gigantesques, dépassant de plusieurs ordres de grandeurs les dimensions de celles observées au cours des derniers siècles. Les conséquences de ces phénomènes semblent aussi être corroborées pour les époques mentionnées par certains indices géologiques et magnétiques. La civilisation et la mythologie égyptienne sont très fortement empreintes de références plus ou moins explicites à ces différents phénomènes, dont d'autres civilisations ont été les témoins avec des interprétations parfois différentes. En croisant ces différentes représentations, il est possible de se faire une idée des multiples phénomènes qui ont eu lieu à une époque ... qu'il reste à dater d'une façon précise.



Frise d'un monument de Coptos Pepi II (2247-2153 BC) – The Petrie Museum, London

## *L'inondation et la vallée*

### *Les temples de la maîtrise du flot*

D'après la conférence avec diapositives de M. Jean-Claude Goyon,  
Professeur émérite de l'université de Lyon II  
Président de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion.  
Samedi 14 janvier 2006. Salle des Archives Départementales. Grenoble.

Le problème de l'eau tel qu'il se pose aujourd'hui, s'est présenté bien longtemps auparavant aux vieux Égyptiens. Le Nil est un immense fleuve de l'Afrique de l'Est, qui coule du Sud au Nord et qui, après 3000 km, achève son cours en Égypte au long des 2000 km de la Vallée. Sa principale caractéristique est le phénomène de la crue qui se produit à la période la plus critique pour un pays africain, c'est à dire le plein été. Cette crue avait lieu autour du 17 ou 18 juillet de notre calendrier, coïncidant avec le lever héliaque de Sothis. Elle arrivait du sud, résultat de la mousson d'été sur les hauts Plateaux Éthiopiens et sur les Monts de la Lune. D'énormes masses d'eau se concentraient aux portes de l'Égypte et elles devaient s'écouler, sans se perdre, au-delà de la sixième et dernière cataracte, celle



*Caverne encerclée par un Ouroboros -  
Temple de Philae - Photo G. et S. Maldivi*

d'Assouan, que nous nommons la première selon d'anciennes habitudes. L'absence de l'eau, d'une crue suffisante, était une hantise puisqu'elle entraînait la famine et que les Égyptiens parlaient alors de « l'année des hyènes ». De même une crue trop brutale, trop énorme, provoquait une catastrophe. Il fallait donc que l'ordre règne dans le cours du fleuve. Cette préoccupation permanente conduit les Égyptiens à tenter de maîtriser l'origine de la crue. Même s'ils savent qu'elle arrive d'un point situé très loin dans le sud, ils localisent, quelque part à Éléphantine, une caverne fictive destinée à contrôler le flux de cette crue et ils installent des nilomètres tout au long du parcours afin de vérifier la hauteur de l'eau : 16 coudées déterminant le niveau idéal pour le bon fonctionnement du système économique. Une représentation de cette caverne figure sur un mur du temple de Philae, encerclée par un serpent Ouroboros à tête de vautour. Dans cette vision emblématique, Nekhbet d'El-Kâb, protectrice du Sud, prête son image au serpent tandis que la garantie du contrôle royal se manifeste par le petit faucon perché sur le rocher, dominant la caverne. À l'intérieur de celle-ci, Hâpy,

qui n'est pas un dieu mais une sorte de Génie asexué présidant à la crue, apparaît avec ses attributs symbolisant la fertilité : des seins retombants ; c'est lui qui fait couler l'eau et donne la vie. En avant Hathor, dispensatrice de la crue, est également présente. Même si le phénomène semble d'ordre divin, il est à la charge du roi de faire en sorte que le flot se répande dans toute l'Égypte. C'est le roi, en effet, qui maîtrise le pays en contrôlant les déplacements, principalement par bateaux, sur toute l'étendue du territoire, c'est encore l'eau qui lui permet d'assurer son pouvoir sur le sud et le nord, le fleuve jouant le rôle de cordon unificateur.

Le mythe de l'œil de Rê nous éclaire sur l'idée que se faisaient les Égyptiens de la crue. Le créateur, un beau jour, en eut tellement assez des débordements et du comportement de l'humanité qu'il

décida de l'éliminer. Il délégua toute la puissance de son disque à son œil droit et lui confia la mission de tout brûler et détruire. L'image destructrice prit la forme de la lionne, Sekhmet, la Toute Puissante. Elle s'enfonça vers le sud, ravageant tout sur son passage. Le carnage était si effroyable que les conseillers de Rê demandèrent à celui-ci d'arrêter ce massacre. Rê se rendit à leurs raisons, mais ne savait pas comment procéder. C'est alors qu'interviennent Thot et Shou-Onouris qui trouvent un stratagème. La Lionne a tellement absorbé de sang et créé de feu, qu'elle est assoiffée. Thot prépare une mare artificielle remplie de bière pour la saouler et il colore le liquide avec de la terre rouge pour imiter le sang. La lionne boit et s'enivre. Elle se radoucit, oublie sa fureur et retrouve un aspect normal : elle est alors remplacée par Hathor et l'ordre de Maât reprend sa place dans la création. Elle est accompagnée par Onouris, personnage à chair noire traité comme un Nubien, dont le nom *im Ìr(y)t* signifie : « celui qui ramène La Lointaine », et qui est présent dans le sud chaque fois que le drame va se jouer et se dénouer. Hathor est souvent représentée sous la forme d'une vache, mais cet aspect banal prend

une toute autre valeur lorsque cette vache est placée dans une barque, comme c'est le cas sur une paroi du temple de Deir el-Médineh. Elle incarne alors la crue bénéfique, lait et eau étant assimilés aux liquides nourriciers : elle revient du sud sur sa barque pour aborder à un port. En reprenant le cours du Nil, nous voyons comment le rôle du roi a été conforté en tant qu'acteur de la propulsion de la crue vers le nord. Lorsque la conquête de la Nubie s'est effectuée, au Nouvel Empire, Thoutmosis III ayant atteint la 5<sup>e</sup> cataracte au-dessus de Napata, une nouvelle caverne du Nil a été déterminée au-dessus de la 4<sup>e</sup> cataracte, au Gebel Barkal. Le lieu s'est imposé par la présence d'un rocher détaché de la montagne qui avait la forme d'un uræus dressé, symbole de Rê, coiffé de la couronne blanche, symbole du sud. Un spéos creusé dans la montagne est devenu la caverne et un sanctuaire y a été aménagé, dont la dernière décoration date de Ramsès II. Le dieu Amon de Thèbes, adopté comme Amon-Rê par le clergé, devient ici le moteur de ce phénomène miraculeux qu'est la crue. Vers la 2<sup>e</sup> cataracte, le sanctuaire de Derr, implanté probablement dès la XVIII<sup>e</sup> dynastie en un site désertique, à proximité d'un coude du fleuve, semble destiné à renforcer la puissance de la crue au sortir de la 2<sup>e</sup> cataracte. Le culte rendu à la divinité, dans ce but, est effectué par le roi, représenté comme seul officiant, la barque à ses côtés, symbole de la maîtrise du flot. Il agit comme intermédiaire entre Rê et son œil, devenant ainsi Onouris. En remontant vers le nord, à Abou Simbel, c'est dans le temple de la reine que se traduit le rôle du roi, comme maître du flot, en étroite connivence avec la reine devenue l'image d'Hathor. À l'intérieur tout a été conçu comme un lieu d'accueil de La Lointaine, avec les piliers hathoriques. Un peu plus au nord, le sanctuaire de Ouadi es-Seboua, creusé en spéos par Thoutmosis III, fut transformé et agrandi par les Ramessides. La décoration présente à nouveau l'image d'Onouris et le roi agit en conciliateur auprès de Rê afin de ramener l'ordre. La barque au falconidé royal témoigne ici encore du pouvoir du roi, dominateur du flot. Sur le territoire d'Égypte proprement dit le premier point dangereux, difficile, est celui du Gebel Silsileh, car le Nil est resserré entre les masses de grès des deux rives. C'est un obstacle pour la crue, mais en même temps le rétrécissement très fort permet de la reconcentrer. Dès la XVIII<sup>e</sup> dynastie, un sanctuaire a été mis en place dans une carrière réaménagée. Extérieurement, rien ne montre que ce spéos d'Horemheb est un sanctuaire de la crue. Pourtant un relief sur la façade montre Ramsès III en train d'honorer Onouris, de lui offrir « *Maât* ». À l'intérieur, une image de Thouéris est caractérisée en Hathor. Par ailleurs, des stèles du Nil, ramessides, commémorent les célébrations des années fastes de la crue. Toujours plus au nord, à el-Kâb, un autre sanctuaire devait relancer la crue, car le site qui correspond à une plaine

de débordement, présentait un risque de perte du flot. Le sanctuaire est aujourd'hui pratiquement détruit, mais des barques gravées sur des rochers, juste avant le spéos, prouvent qu'il s'agissait bien d'un temple d'accueil de la crue. À Thèbes, il n'y avait pas vraiment de raison de relancer le flot, en dehors de la boucle de Qéna. Pourtant une grotte d'Hathor existait à l'emplacement du temple de Deir el-Bahari et Hatshepsout lui a accordé suffisamment d'importance pour transférer ce sanctuaire au sud de son temple. Les piliers hathoriques et la crypte retrouvée sous le parvis témoignent de son rôle actif. En remontant encore vers le nord, l'avant-dernière difficulté était représentée par le début de la bifurcation du Nil en direction du Fayoum, dans la plaine de Beni-Hassan. Le spéos Artemidos, situé entre Tell el-Amarna et Beni-Hassan, devait pallier cette difficulté. Malheureusement, il est dans un état effroyable et seuls quelques éléments de façade permettent d'affirmer qu'il était bien voué à l'Hathor du lieu. Le dernier point se trouvait à Tehna-Akhôris : un sanctuaire surmontait la ville mais, utilisé par les ermites coptes, il a été totalement saccagé. Seule une inscription de Domitien sur un bloc situé à proximité rappelle son rôle puisque les noms de La Lointaine et d'Onouris y apparaissent. À partir de là, le Nil s'écoulait aisément jusqu'à la mer en raison d'une pente plus importante. Le point terminal était donc Héliopolis où se trouvait le nilomètre, dont il ne reste plus rien. La mesure de la hauteur de la crue, grâce à des marques, revêtait une importance essentielle : cette hauteur en effet permettait d'évaluer le rendement des terres et ainsi de calculer l'impôt. Les Anciens Égyptiens avaient l'habitude de recueillir dans un vase particulier les premières gouttes de l'eau du Nouvel an, bénédiction suprême, afin de l'envoyer du sud vers le nord. C'est ainsi que l'on souhaitait la bénédiction du bouquetin : *hrw nfr*, le jour parfait, et *rnpt nfrt*, l'année parfaite.



Photo G. et S. Maldivi

*Détail de l'Ourobouros :  
Sous les blocs de granit entassés de la  
cataracte, le dieu Hâpi est assis dans une  
caverne. Il tient des vases d'où s'écoule l'eau  
du fleuve.*

# MAÂT, l'ordre juste du monde

## La notion de Maât dans l'idéologie et dans la sphère judiciaire de l'Égypte pharaonique.

D'après la conférence de Mme Bernadette Menu, égyptologue, historienne, juriste,  
Directeur de recherche honoraire au CNRS.

Samedi 11 mars 2006. Salle des Archives Départementales. Grenoble.



Déesse Maât – Fragment de mur de la tombe  
de Sethi 1<sup>er</sup> - Museo Egizio de Florence

Pour définir la notion de *Maât*<sup>2</sup> il faut d'abord s'interroger sur sa nature : est-ce un principe, un concept ou une divinité ? Concept à l'origine, elle est, en fait, les trois à la fois. Elle représente une norme de gouvernement, une référence d'action et de comportement s'appuyant sur la justice et la vérité, et aussi l'ordre juste du monde cosmique et social, source de vie. Son contraire exact est *isfet* caractérisée par le mensonge et l'iniquité, facteurs de désintégration sociale, par le chaos mortifère signe du désordre planétaire, par l'injustice et par l'irruption des ennemis. La *Maât* revêt deux aspects principaux : l'un général et universel, l'autre particulier et individuel. Fondement de l'instauration du régime pharaonique, elle est stable sur terre mais son origine est dans le ciel puisqu'elle est fille de Rê ; ceci explique les deux symboles qui la désignent, le socle et la plume. Concept à l'origine, très tôt elle fut incarnée et figurée dans l'iconographie sous les traits d'une simple et jolie jeune femme. Pourtant elle n'eut pas d'animal sacré à proprement parlé et ne reçut aucun culte populaire assorti de pratiques magiques. Les représentations soulignent d'une part l'association entre Rê et Maât et, d'autre part, l'offrande de Maât aux dieux par Pharaon, la statuette de la divinité posée sur la corbeille *neb* évoquant la totalité. Cette offrande de Maât par le souverain est l'un des trois dogmes fondamentaux du règne pharaonique – les deux autres étant le roi unique, sacré, extra-temporel et l'immortalité de la personne humaine et

spécialement royale. Le pharaon légitime est celui qui fait régner Maât, garantissant l'existence de l'univers et de la vie de l'Égypte et de ses habitants ; en l'offrant aux puissances qui président à la vie, il s'assure que ces mêmes puissances la maintiendront à sa place parmi les hommes. Au cours des trois millénaires de l'histoire pharaonique, se dessine une évolution idéologique qui conforte le jeu de la *Maât*. Au cours de l'Ancien Empire, le roi est tout-puissant et domine les entités supranaturelles, comme en témoigne *l'Hymne cannibale*. Dans les Textes des Pyramides, il affirme « *je m'avance, moi le gardien de Maât...la maât c'est ce que dit le roi* ». Après la crise de la Première Période Intermédiaire, la refonte du régime au Moyen Empire s'accompagne d'un discours qui met en valeur la *Maât*, ordre voulu par le créateur et appliqué par son fils, le pharaon. Cette fois, le roi se présente comme l'égal des dieux qu'il satisfait au moyen des rites. Enfin, renversement complet au Nouvel Empire, le pharaon ne domine plus les entités divines mais il leur est, au contraire, redevable entièrement du résultat de son action, aussi bien guerrière que gouvernementale. Ainsi se renforce la dialectique consistant pour le pharaon à amener la *Maât* à ses sujets et à repousser *l'isfet* pour leur garantir une prospérité idéale. Cette dialectique présente dans les *Textes des Pyramides*, sous le règne d'Ounas vers 2350 ans avant notre ère, ne faisait que confirmer son expression iconographique encore plus ancienne sur un objet remarquable qui est la palette de Narmer.

Cette fameuse palette – actuellement exposée au musée du Caire – a été retrouvée à proximité du trésor de Hiérakonpolis qui réunissait divers objets liés à cette période essentielle de l'émergence de l'état. Le recto, qui comporte la cupule de broyage des fards, illustre la fonction organisatrice et nourricière du roi, ainsi que sa fonction du maintien de l'ordre en Haute et Basse Égypte. Le roi, dont le nom figure dans le serekh, est représenté sous forme humaine, accompagné de ceux qui symbolisent son fonctionnariat : derrière lui, un personnage important de son entourage palatin tient ses sandales et ses ustensiles d'ablution ; un scribe, reconnaissable aux encriers qui pendent sur son épaule, le précède ; enfin la classe sacerdotale est concrétisée par les quatre porte-étendard de la royauté. Ces quatre symboles sont : le chien Khenty-Amentyou, gardien de la nécropole, associé à l'ouest, à la vie future au-delà de la mort ; le placenta royal évoquant la vie du souverain dans l'œuf, avant sa naissance ; les deux

<sup>2</sup> Cf. Bernadette Menu. : *Maât, l'ordre juste du Monde*. Ed Michalon. 2005 et *Égypte pharaonique : nouvelles recherches sur l'histoire juridique, économique et sociale de l'ancienne Égypte*. Ed : L'Harmattan. 2004.

faucons, expression de la double royauté, sur le nord et sur le sud. Narmer avance pour aller inspecter les corps des ennemis vaincus, décapités, alignés au-delà de la Grande Porte, marquée *sebaou-our*. À ce propos, remarquons l'utilisation des premiers hiéroglyphes employés en contexte, en rapport avec la représentation. Le rectangle tracé derrière Narmer désigne un champ et l'instrument qui y figure évoque probablement l'arpentage, acte constituant du pouvoir dans les civilisations anciennes. Au milieu de la palette, la cupule est encerclée par les cous démesurément allongés de deux animaux enlacés, s'affrontant avec une force égale, maintenus par deux hommes. La maîtrise de ces deux forces, attribuée à Pharaon, semble une première illustration du *séma-taouy* et correspond à la fonction du maintien de l'ordre. Cette dernière fonction s'exprime également au registre inférieur sous la forme d'un taureau, image animale du roi, en train d'éventrer une forteresse. Le verso de la palette insiste sur la fonction combattante, la force guerrière du roi et son pouvoir de repousser l'ennemi. Narmer, de taille héroïque, coiffé de la couronne blanche tient par les cheveux un ennemi agenouillé, nommé *Ouâsh* et brandit sa massue pour le menacer. Cette scène, dite du *massacre de l'ennemi*, ou du *Triomphe royal*, existait déjà avant l'instauration de la monarchie par Narmer, mais elle va devenir l'image symbolique de la royauté, répétée à l'identique sur tous les temples par chaque pharaon, jusqu'à la domination romaine. Ainsi, la palette de Narmer souligne le rôle nourricier et le rôle guerrier du roi, dans ce jeu qui consiste à amener la *Maât*, c'est-à-dire la prospérité, et à repousser *isfet*, c'est-à-dire les ennemis et l'adversité. Tout comme la scène du massacre de l'ennemi est l'archétype de l'action de repousser *isfet*, la scène de l'offrande de Maât est l'archétype de l'action d'amener la *Maât*. La prospérité, l'abondance liées à la présence de *Maât* s'exprime par de nombreuses scènes de présentations des tributs aussi bien dans les tombes, comme celle du vizir Rekhmirê, que dans les temples. Cette offrande résume et sublime toutes les offrandes que peut faire le roi aux divinités puisqu'elle légitime son pouvoir monarchique.

Les temples consacrés à Maât à Thèbes soulignent sa fonction en matière de justice. Celui de la rive droite, accolé au temple d'Amon-Rê-Montou, évoque le rôle universel, cosmique et théologique de la déesse. Situé à la porte du grand temple de Karnak, il était placé en un lieu de frontière où le mal pouvait être séparé du bien, où la justice pouvait trancher sous une forme solennelle. Sur la porte de Montou, des tableaux évoquant des scènes d'offrande et de massacre se répondent selon un parallélisme remarquable, tandis que sur le linteau, la grande offrande de Maât vient confirmer son rôle fondamental. En revanche, le temple de Deir el-Medineh, sur la rive gauche, consacré à Maât et à Hathor, met en valeur le caractère particulier et individuel de la justice ; ceci apparaît dans une scène de psychostasie – rarissime dans un temple, alors qu'elle est courante dans les tombeaux et dans le Livre des Morts – où le défunt est conduit par deux Maât. L'une a un comportement protecteur et figure cette justice individuelle, tandis que l'autre à l'attitude hiératique, son sceptre à la main, personnifie la justice universelle, générale.

Il faut noter que la justice terrestre s'accompagnait d'un préalable surprenant pour nos conceptions modernes : le plaignant était amené devant le juge sous la menace de coups de bâton. Ce processus déjà recommandé dans les *Maximes de Ptahhotep*, dès l'Ancien Empire, était motivé par un impératif : l'évitement du conflit à tout prix. Le plaignant qui maintenait sa réclamation malgré les coups de bâton, pouvait être pris au sérieux. De nombreux exemples de cette pratique figurent, aussi bien dans des tombes, comme celle du vizir Rekhmirê, que dans des Textes, comme *le Conte de l'Oasien*. Une autre pratique caractérisait la justice exercée dans les temples ou à la cour : les Égyptiens, se méfiant des avocats, exerçaient l'auto-défense et présentaient leur propre défense par écrit. Le tribunal examinait les libelles des deux parties et, une fois que le président avait forgé son intime conviction, il désignait le dossier de celui qui avait raison. Pour ce faire, il utilisait une figurine de Maât qu'il portait autour du cou, attachée par une chaînette, et qu'il posait sur le dossier choisi. La justice au quotidien était rendue par des tribunaux formés par des conseils administratifs – les *djadjat* de l'Ancien Empire, puis les *qenbet* – et chacun pouvait leur présenter ses plaintes, par oral ou par écrit. La justice pouvait être rendue de manière oraculaire : la statue d'une divinité, manipulée par le président du tribunal, donnait une réponse qui ne pouvait être contestée, ce qui évitait de déchirer le tissu social. À la Basse Époque, le phénomène oraculaire a été récupéré pour toutes sortes de plaintes adressées au dieu Thot, sous sa forme d'ibis, puisqu'il était désigné comme « *Maître de Maât* » et « *Taureau de Maât* ». Il est vrai que, entre Thot et Maât, se sont tissés des liens, fondés sur des références théologiques, liens essentiels en matière de droit.

Enfin, le verdict déterminait que la personne qui avait tort était *âdja*. Ce terme ne signifie pas « coupable » – comme nos traditions judéo-chrétiennes nous inciteraient à le traduire – mais correspond à celui qui est en dehors du chemin et qu'il faut remettre sur la bonne voie. De même, celui qui était dit « *maâty* » n'était pas nécessairement innocent, mais plutôt conforme à l'ordre établi. Il faut ajouter que les Égyptiens avaient de la justice une conception immanente et rétributive : une mauvaise action, qui ne serait pas punie sur terre, le serait obligatoirement dans l'au-delà, puisque le défunt se présente devant le tribunal d'Osiris avec tous ses actes accumulés à côté de lui. Ainsi, dans le tombeau de Pétoisiris, cette philosophie perdure associée à la mythologie traditionnelle, et s'exprime selon les canons habituels de l'art égyptien, tandis que les scènes de vie quotidienne empruntent les conventions de l'art hellénistique contemporain du défunt.

## La reine Tiyi

D'après la conférence avec diapositives de Mme Christine Herrera,  
Égyptologue et professeur à l'UIAD.  
Samedi 15 avril 2006. Salle des Archives Départementales. Grenoble.

Beaucoup de zones d'ombres subsistent au sujet de la reine Tiyi<sup>3</sup>. L'intérêt suscité par cette reine tient à des points particuliers de sa vie. Tout d'abord, n'étant pas issue d'une famille royale, elle est devenue reine alors qu'elle ne faisait pas partie du proche entourage du roi. D'autre part, épouse d'Amenhotep III, elle lui a survécu et a connu pendant une dizaine d'années le règne de son fils Akhenaton, ainsi que les transformations qu'il a initiées. Pour commencer, il faut rappeler les origines d'Amenhotep III : fils de Thoutmosis



Tête de la reine Tiyi - Musée de Berlin

IV, il n'est pas le fils d'une Grande Épouse Royale, mais de Moutemouia qui sera désignée ainsi seulement quand elle apparaîtra aux côtés de son fils devenu roi. Comme elle portait aussi le titre de Mère Divine, certains ont supposé qu'elle connaissait le père de Tiyi qui était peut-être son frère et portait lui-même le titre de Père Divin. Cette fonction, en fait, est mal connue et paraît liée à un rôle joué dans l'éducation des jeunes princes. En revanche, le titre de Mère Divine prend tout son sens dans la scène de théogamie représentée dans le temple de Louxor, puisqu'il s'agit de la naissance divine du roi issu de l'union d'Amon et de Moutemouia. La théogamie, utilisée précédemment par la reine Hatshepsout pour légitimer son pouvoir, ne semble pas justifiée pour Amenhotep III qui était dès le départ désigné comme le seul héritier de Thoutmosis IV. Plusieurs témoignages le confirment et, en particulier, des scènes retrouvées dans des tombes de précepteurs royaux montrent qu'il était le fils aîné destiné à régner. Effectivement, il monte sur le trône, mais il est très jeune, il n'a que dix ans.

C'est probablement à cette période que son mariage avec Tiyi a lieu, peut-être sur l'intervention de Moutemouia, mais le manque de documentation sur ce point ne permet aucune certitude. La seule information provient d'un scarabée commémoratif, dit « du mariage », qui a été fabriqué en plusieurs exemplaires retrouvés un peu partout en Égypte, ainsi qu'à l'étranger. Ce type d'objet était destiné à raconter les hauts faits du roi et, celui-ci notamment, après l'énoncé de la titulature royale, présente la reine Tiyi comme Grande Épouse Royale, et ses parents Youya et

Touya sont nommés. Les parents de Tiyi sont connus aussi par leur tombe retrouvée dans la Vallée des Rois, laquelle contenait les sarcophages des deux époux et un matériel funéraire en bon état de conservation. Son père Youya porte essentiellement des titres sacerdotaux liés au culte de Min à Akhmim – petite bourgade de Moyenne Égypte dont il est originaire – ainsi que le titre de Père Divin. D'autres titres plutôt honorifiques semblent lui avoir été attribués après le mariage de sa fille, selon les derniers travaux menés sur le sujet par Marc Gabolde. Sa mère Touyou – ou Touya – a également des

titres sacerdotaux : Supérieure du Harem de Min, mais aussi Chanteuse d'Amon et Ornement royal. Cette dernière dénomination pouvait n'avoir qu'une valeur honorifique, mais son titre de Favorite d'Hathor en revanche devait être lié à des fonctions cultuelles, ce qui sera le cas aussi pour sa fille. Nous connaissons le frère de Tiyi, Aânen (statue conservée au musée de Turin) qui était Grand des Voyants d'Héliopolis et, surtout, qui était devenu Deuxième Prophète d'Amon, titre généralement porté par des frères de reines à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Cette fonction en effet consiste à suppléer le Premier Prophète d'Amon dont le pouvoir grandissant nécessitait un certain contrôle. Aânen a dû jouer un rôle important au cours de cette période-clef qui a précédé l'époque amarnienne. Il paraît probable que Aÿ, qui sera le successeur de Toutânkhamon, soit un autre frère de la reine, en raison de ses titres similaires à ceux de Youya, et de ses liens étroits avec la ville d'Akhmim.

Tiyi a rempli la première fonction d'une reine qui consiste à mettre au monde un héritier, puisque le couple royal a au moins six enfants dont deux garçons. L'aîné s'appelle Thoutmosis mais comme il décède avant son père, c'est le deuxième fils, Amenhotep, qui montera sur le trône et deviendra Akhenaton. Parmi les filles, l'aînée est la princesse Satamon, connue par de nombreux documents, qui est nommée Grande Épouse Royale d'Amenhotep III dans plusieurs circonstances. Il est bien difficile de savoir si ce titre correspond à une réalité : le doute est permis d'autant plus que Satamon, tout comme sa sœur Isis, ne le portent que dans certaines scènes de culte, essentiellement quand la reine Tiyi en est absente. Il s'agirait donc d'un titre

<sup>3</sup> Christine Herrera a présenté sur ce sujet son mémoire de maîtrise.

de remplacement, plutôt que d'un mariage effectif entre le père et la fille.

La reine Tiyi occupe une place particulièrement importante au sein du couple royal, ce que révèle un certain nombre d'observations. Tout d'abord, elle est nommée sur tous les scarabées commémoratifs d'Amenhotep III comme Grande Épouse Royale, et pas seulement sur celui du mariage. D'autre part, l'un de ces scarabées célèbre la construction d'un bassin réalisé pour elle. Grâce à Jean Yoyotte, nous savons que c'est un bassin d'irrigation construit dans la région d'Akhmim, visiblement en l'honneur de la



Reine Tiyi – Musée du Louvre -Paris

reine originaire de cette ville. Par ailleurs, Tiyi est associée à Hathor qui représente le principe féminin par excellence, étant à la fois mère, fille, épouse et sœur du dieu Rê : avec le roi, fils de Rê, elle forme le couple royal et divin, thème que Akhenaton reprend et amplifie. Les diverses représentations de la reine soulignent toutes le rôle essentiel de Tiyi auprès du roi : elle est présente dans tous les groupes statuaires, parfois de la même taille que le roi, comme pour le groupe exposé au musée du Caire, elle est aussi représentée tenant le signe ânk à la main, ce qui la place au rang des divinités. Dans des tombes de hauts fonctionnaires, comme Ouserhat et Kherouef, elle est présente dans des scènes de fête-sed. Cette fête jubilaire destinée à régénérer le pouvoir royal est connue depuis l'Ancien Empire, notamment grâce au complexe de Djoser et d'ordinaire les reines sont absentes de ces cérémonies. Or ici, Tiyi est omniprésente, toujours accompagnant Amenhotep III. Un autre signe de son importance auprès du roi, c'est la construction d'un temple qui lui est dédié à Sedeinga, en parallèle avec celui d'Amenhotep III à Soleb. Ces deux monuments de Nubie, aujourd'hui presque ruinés, révèlent que pour la première fois un roi non seulement se déifie de son vivant, mais aussi déifie son épouse. Ramses II reprendra cette idée en faisant construire à Abou Simbel un double sanctuaire, l'un d'eux étant consacré à son épouse Nefertari.

À la mort d'Amenhotep III, son épouse lui a survécu et son fils, Amenhotep IV, est monté sur le trône. Or des documents essentiels ont été retrouvés dans ce qui reste de la ville d'Amarna construite par Akhenaton. Ce sont des tablettes d'argile désignées sous le nom de *Lettres d'Amarna*, constituant la correspondance entre l'Égypte et les principautés d'Asie qui lui étaient liées. Parmi ces missives, certaines sont adressées directement à Tiyi pour lui demander d'intervenir auprès de son fils pour maintenir les relations établies avec Amenhotep III, comme si la reine avait ce pouvoir-là. Nous ignorons quelle a été son influence réelle dans ce domaine, mais nous savons qu'elle reste très présente dans l'iconographie du règne. Dans la

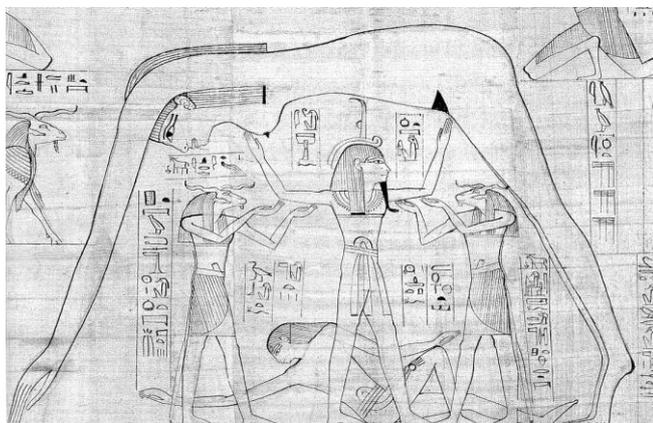
tombe de Houya, intendant du domaine de Tiyi, qui date de l'an 12 d'Akhenaton, sur le site d'Amarna, plusieurs scènes la représentent auprès de son fils et de sa belle-fille Nefertiti. Il est même question de la construction d'un sanctuaire qui lui serait dédié. Il faut aussi noter qu'elle apparaît chaque fois accompagnée d'une petite fille : Baketaton dont elle ne peut être la mère, en raison de son âge, mais qui serait la fille d'une épouse secondaire d'Akhenaton nommée Kiya, selon l'hypothèse défendue par Marc Gabolde. Durant cette période de la fin de sa vie, le lieu de sa résidence n'est pas connu avec certitude. Les fouilles

approfondies à Amarna n'ont pas apporté la preuve de sa présence, alors que les vestiges palatiaux ont témoigné que Akhenaton, Nefertiti et Kiya y avaient vécu. Il paraît probable qu'elle ait occupé le complexe palatial, construit sous Thoutmosis III à Medinet Gūrob pour recevoir le harem et les enfants royaux et aménagé pour le couple Amenhotep III et son épouse. Cette hypothèse paraît confirmée par la découverte, en ce lieu, de nombreux objets du règne d'Amenhotep III et de la période qui a suivi et, entre autres, la fameuse tête en bois d'if représentant Tiyi et conservée à Berlin. Datant de l'époque amarnienne, cette petite sculpture a toutes les caractéristiques d'un véritable portrait soulignant la bouche aux commissures tombantes, le nez fin, et les yeux au regard impressionnant.

Pour finir, il reste un mystère, celui de sa disparition. Tout d'abord, la date de son décès ne figure sur aucun document et seule la tombe de Houya nous permet d'affirmer qu'en l'an 12 d'Akhenaton, elle était encore vivante. Quant à sa dépouille, elle n'a pas encore été identifiée à ce jour. Il semblerait logique qu'elle ait été ensevelie dans la tombe d'Amenhotep III, la KV 22. Or cette tombe a été largement pillée et les momies ont été dispersées. Cependant des fouilles ont permis d'y retrouver des oushebtis de couleur jaune appartenant à Tiyi, reconnaissables à son cartouche et surtout à la double dédicace, plutôt rare, associant son nom à celui de son époux. La tombe KV55 lui a été également attribuée comme sépulture possible, en raison de la présence de plusieurs panneaux d'une chapelle portant son nom et son effigie. Mais cette tombe pose plus de questions qu'elle n'en résout aujourd'hui car elle a été pillée et, endommagée par des infiltrations d'eau, le sarcophage et sa momie n'ont pas encore livré leur secret. L'une des momies royales cachées dans la KV 35 d'Amenhotep III pourrait être celle de Tiyi ainsi que des études comparées le laissent supposer, mais l'âge de la reine au moment de son décès ne correspond pas à celui de cette momie. Le mystère reste donc entier.

## *Astronomie et astrologie dans l'Égypte ancienne*

d'après la conférence avec projections de Véronique Gay, Égyptologue.  
Samedi 13 mai 2006. Salle des Archives Départementales. Grenoble.



Extrait du livre des mort, Papyrus de Nesitanebtashru, fille de Pinedjem 1<sup>er</sup>

Actuellement, l'homme moderne a une conception héliocentrique du cosmos, ce qui n'était pas le cas avant Copernic (XVI<sup>e</sup> siècle) puisque la seule vérité établie et admise à partir de Claude Ptolémée (géographe du II<sup>e</sup> siècle) était celle du géocentrisme. Pourtant, bien avant lui, d'autres mathématiciens et astronomes avaient déjà élaboré la théorie héliocentrique de l'univers et notamment Aristarque de Samos qui avait suivi un enseignement à Alexandrie au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Quant aux Anciens Égyptiens ils s'étaient intéressés très tôt aux phénomènes célestes afin de comprendre l'organisation du ciel, déterminante pour l'organisation de la création humaine. Diodore de Sicile, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, ne manque pas de le signaler : « *Il n'y a peut-être pas de pays où l'ordre et le mouvement des astres soient observés avec plus d'exactitude qu'en Égypte...ils conservent les relevés sur chaque astre depuis un nombre incroyable d'années, car leur zèle s'y exerce chez eux depuis les temps reculés* ». A travers les différents documents parvenus jusqu'à nous, il apparaît que l'astronomie était pratiquée par les prêtres et par eux seuls. Le nom de certains d'entre eux nous est parvenu : Tjenti, à la V<sup>e</sup> dynastie est *supérieur des secrets du ciel et observateur des secrets du ciel*, Tétiankh à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, porte le titre d'horologue – *celui des heures* – sur le toit du temple, Aânen, le frère de la reine Tiyyi porte le titre de *Grand des voyants et de prêtre lecteur qui connaît le fonctionnement du ciel*, et enfin Nakht, le plus célèbre horologue, connu surtout pour sa tombe. Les Égyptiens anciens avaient conscience d'un espace céleste englobant un monde fini représenté par le paysage égyptien, avec son axe central, la vallée du Nil, délimitée par deux zones désertiques à l'orient et à l'occident. Pourtant il n'existe pas chez eux l'équivalent du Poème de la création de Babylone (XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Nous possédons seulement de

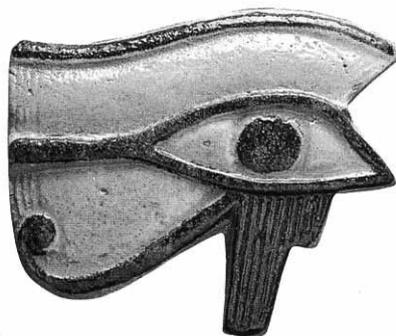
courts épisodes allusifs, datant d'époques différentes, et relatifs aux temps forts de la création, avec toujours la même question fondamentale : comment à partir du non-être, a pu exister de l'être, et comment à partir de l'Unique, a pu se déployer le multiple, pour reprendre les termes de E. Hornung. Or l'énergie créatrice était présente dans la boue des eaux primordiales et le terte originel était l'image de ce que voyaient les Égyptiens à chaque inondation lorsque le Nil se retirait. Le soleil émergeant pour la première fois déterminait le commencement du monde, par sa lumière il donnait forme à l'espace, et par sa course, au temps. Les Égyptiens, observant le ciel, distinguaient, outre le soleil et la lune, 5 planètes visibles à l'œil nu. Deux d'entre elles étaient dites : planètes intérieures, observables seulement en début ou en fin de nuit. Il s'agit de Mercure, *l'Inerte ou le nonchalant*, associé à Seth, et de Vénus, l'étoile du soir. Les trois autres étaient nommées : planètes extérieures, Mars *l'Horus rouge*, Jupiter *l'Horus qui dévoile le mystère*, Saturne *l'Horus taureau*. Les étoiles étaient regroupées en constellation, au nombre de 5 à la XVIII<sup>e</sup> dynastie la liste s'est allongée au fil du temps et il n'est pas toujours facile de les identifier : la Grande Ourse est considérée comme maléfique, tandis que la constellation du dragon, sous la forme d'un hippopotame femelle avec un crocodile sur le dos, est bienveillante, la constellation du scorpion prend la forme de la déesse Serqet, et la constellation du Cygne celle d'Anou reconnaissable au bâton qu'il porte sur ses épaules. Le ciel, dans la zone voisine de l'écliptique, était artificiellement divisé en 36 secteurs de 10° nommés globalement « *les Baous vivants* », chaque décan étant rattaché à une divinité. Le premier décan est marqué par le lever héliaque de Sothis (Sirius) l'étoile  $\alpha$ , la plus brillante dans le ciel nocturne, qui fait partie de la constellation du Grand Chien (canis : la canicule), et qui réapparaît après 70 jours d'absence. Cette réapparition coïncidant avec la venue de la crue avait une signification hautement symbolique et marquait le début de l'année. Dans l'imagerie égyptienne, cette étoile fut représentée sous la forme d'une vache, puis fut assimilée à une manifestation d'Isis, de même qu'Osiris fut reconnu en Orion, et Horus en Mars. Dans les représentations Sothis qui annonce le début de l'année, regarde Orion qui s'éloigne puisqu'il correspond à la fin de l'année. Les anciens Égyptiens établirent deux calendriers : l'un, fixe, basé sur le lever héliaque de Sothis, qui compte 365,25 jours, et l'autre, dit : vague ou mobile, fondé sur la succession des trois saisons réglées par la

crue du Nil. Chaque saison : *Akhet* « l'inondation » - *Peret* « la sortie » - *Shemou* « la chaleur », était divisée en 4 mois de 30 jours, si bien qu'il fallait rajouter 5 jours appelés : *épagomènes*, ceux qui sont au-dessus de l'année, pour boucler cette année mobile. Mais l'absence du  $\frac{1}{4}$  de jour induisait un décalage entre les deux calendriers de sorte qu'il devenait nécessaire d'établir la correspondance entre les deux : c'est ce qui se passe dans un document trouvé dans une tombe thébaine, le papyrus Ebers. Chaque mois était découpé en trois périodes de dix jours, les décades, et chaque journée en vingt-quatre heures. Pour effectuer l'observation des phénomènes célestes, les Égyptiens utilisaient divers instruments. Le *merkhet* était composé d'un simple viseur en tige de palmier fendue, et d'une réglette munie d'un fil à plomb, utilisé avec un plan de référence situé sur un emplacement découvert. Les meilleurs emplacements à découvert pour observer le ciel se trouvent sur les toits des temples, et la présence d'un grand cercle d'or gravé de divisions permettant des visées astrales, sur le toit du Ramesseum signalé par Diodore de Sicile, confirme cette utilisation. Le *merkhet* établi sur le même principe que l'astrolabe, permettait de viser la direction du Nord vrai, dont la position sur la voûte céleste n'est pas constante. En Égypte, durant l'antiquité, c'est Thuban, dans la constellation du dragon qui servait de repère. Cette véritable connaissance astronomique était appliquée dans les œuvres architecturales menées conjointement par les prêtres et les architectes, si bien que les édifices monumentaux de la période archaïque et de l'Ancien Empire furent orientés en fonction des points cardinaux et ce avec une précision de l'ordre du demi-degré. Des cadrans solaires ou gnomon, en permettant de suivre les variations de l'ombre tout au long de la journée, déterminaient les heures. La division arbitraire en 12 « heures » du jour, comme de la nuit, entraînait l'inégalité de ces heures tout au long de l'année, puisque la durée des jours et des nuits était inégale. Les clepsydras, ou horloge à eau, servaient à calculer les heures de la nuit : le récipient se vidait par le bas, et l'étalonnage inscrit sur la paroi intérieure indiquait la succession des heures nocturnes. Le résultat de toutes ces observations se lit sur des plafonds astronomiques, le plus ancien étant celui de la tombe de Senenmout grand intendant d'Amon sous le règne d'Hatshepsout. Bien qu'inachevé, il a pu être reconstitué : 12 cercles représentent les 12 mois de l'année, les noms des mois, des divinités lunaires ainsi que le nom des étoiles et des planètes qui y figurent. Mais le plus complet est celui du Ramesseum. Si l'astronomie, telle que nous venons de l'évoquer, est une science qui s'efforce d'expliquer de façon rationnelle le fonctionnement de l'univers, l'astrologie quant à elle, cherche à établir des corrélations entre l'observation des astres et leur influence sur le devenir humain. C'est en Chaldée que naquirent les fondements de la pratique de l'astrologie au cours du

quatrième millénaire avant notre ère, mais ce n'est pas avant l'invasion par les Grecs de l'Égypte que celle-ci s'y intéresse. Nous disposons de quatre types de sources sur ce sujet : des recueils de prédictions, des tables planétaires, des horoscopes, enfin des zodiaques représentés sur les plafonds des temples et des tombes ou sur des objets divers. Le plus ancien exemplaire de zodiaque connu remonte à 200 avant notre ère au temple d'Esna, et il en existe deux autres au temple de Dendérah : un de forme rectangulaire au plafond du pronaos, et un de forme circulaire au plafond d'une chapelle osirienne. La forme circulaire est une création de l'Égypte romaine, peut-être en rapport avec le pourtour circulaire des clepsydras où se succèdent les mois de l'année. La voûte céleste s'inscrit sur un disque soutenu par quatre femmes, les piliers du ciel. Au centre apparaissent les étoiles du Nord : la Grande Ourse sous la forme d'une patte de taureau, la Petite Ourse et le Dragon. Tout autour la ceinture des constellations zodiacales emprunte des images d'inspiration mésopotamienne pour certaines, d'inspiration nettement égyptienne pour d'autres. Sur la partie externe les 36 décans sont représentés par des personnages ou des animaux, le premier situé au-dessous de Sirius, l'étoile qui annonce la nouvelle année et la venue de la crue. Une éclipse de lune est figurée par l'œil-*oudjat* dans un cercle, tandis qu'une éclipse de soleil est évoquée par une déesse qui tire par la queue un babouin, image de la lune. D'autres zodiaques sont également attestés dans plusieurs tombes, mais aussi sur divers objets. Parmi ceux-ci citons celui de Lyon qui se présente sous des dimensions réduites (5,5 x 5,4 cm), ce qui en fait un objet portable et maniable, bien adapté au voyage. Selon toute vraisemblance il était destiné à établir une consultation astrologique, et la petite cavité aménagée au centre du verso a pu servir à préparer quelques mélanges secrets prescrits en complément des prédictions. Les Égyptiens en effet semblent avoir inventé l'iatromathématique, c'est à dire la médecine conduite par les opportunités astrales. Avant l'introduction de l'astrologie les Égyptiens avaient coutume de se rendre auprès de certains sanctuaires pour obtenir des consultations oraculaires aussi bien pour des questions personnelles que pour des problèmes de santé. Ils ont ainsi conçu l'astrologie comme un prolongement de la pratique des oracles, sans avoir l'obligation de se rendre sur des lieux spécifiques. Et de fait il existait des astrologues itinérants qui avaient besoin d'un matériel léger et transportable du type des diptyques de Grand, et pourquoi pas, du zodiaque de Lyon. La figuration du ciel astronomique n'avait aucun lien avec un souci quelconque de connaître l'avenir humain. En revanche si l'astrologie a pu se développer conjointement à l'astronomie, c'est qu'elle a pris en compte un des aspects fondamentaux des cultes dans l'antiquité, c'est à dire la place de l'individu dans l'Univers.

## *Le symbolisme des amulettes égyptiennes*

A propos de la collection de J.-É. Berger - MUDAC Lausanne  
Conférence de Philippe Germond, Président de la Société d'Égyptologie de Genève  
Samedi 10 juin 2006. Salle polyvalente. Vif.



Amulette œil Oudjat en faïence

Si le culte officiel avait pour mission, au travers des rites journaliers théoriquement conduits par le roi, de maintenir un équilibre universel idéal mais sans cesse menacé, il ne concernait pas l'écrasante majorité de la population qui ne participait pas à ces cérémonies. En dehors de certaines fêtes auxquelles ils étaient parfois associés, les Égyptiens se tournaient vers des croyances et des pratiques plus concrètes, mieux adaptées aux problèmes qu'apportait la vie de tous les jours. Les amulettes répondaient dans une large mesure à cette attente et leur emploi alla croissant jusqu'à l'aube du christianisme.

Le monde des amulettes égyptiennes est d'une inépuisable variété et touche, de près ou de loin, à l'ensemble des domaines qui font la richesse et l'originalité de la civilisation pharaonique. Les thèmes évoqués sont multiples et concernent aussi bien le monde divin, royal ou magique, que l'univers profane et matériel d'une population variée, du laborieux paysan au plus haut fonctionnaire. Répondant à des exigences précises, formes, matières et couleurs employées présentent une remarquable diversité...

Le domaine est vaste, souvent complexe, et très rapidement surgit la tentation de procéder à une présentation « rationnelle » de ces petits objets, fondée si possible sur un classement « raisonné ». Perspective de prime abord séduisante... et rassurante, mais mission souvent impossible : cela reviendrait à établir un « catalogue », probablement pratique dans sa consultation, mais fort éloigné de la mentalité égyptienne qui ne « classe » pas par catégories, mais procède toujours par « juxtaposition » d'éléments divers, n'hésitant pas à associer des concepts en apparence contradictoires, reflets de la complexité instaurée par les forces démiurgiques et qui dépasse infiniment l'homme...

Tout en nous efforçant d'éviter l'écueil d'une présentation trop rigide et systématique, nous nous

sommes inspiré de la démarche initiée par Jacques-Édouard Berger dans sa quête de l'objet : loin des préoccupations muséographiques du conservateur qui s'efforce de compléter systématiquement ses collections, il recherchait avant tout « l'objet » qui lui parlait, l'objet avec lequel il était en connivence.

Libéré de tout souci encyclopédique, partant du fonds ainsi constitué, nous tenterons de pénétrer un peu dans l'intimité d'une civilisation antique si différente de la nôtre...

L'amulette, en ses aspects multiples et nuancés, évoque une mentalité magique et religieuse où la notion de progrès paraît exclue, au profit d'une vision cyclique de l'univers et de l'éternel retour des éléments cosmiques et vitaux mis en place la « Première Fois\* » par le démiurge\*.

Elle devient alors objet de beauté, non pas parce qu'elle est techniquement parfaite et achevée, mais bien parce qu'elle est porteuse d'une parcelle de cette infinie complexité divine que pressentaient les anciens Égyptiens...

Se doute-t-on un instant de l'importance que ces petits bijoux revêtaient pour eux ? Douées de mille vertus, les amulettes les accompagnaient tout au long de leur vie et les protégeaient encore dans l'autre monde. Apparues aux origines mêmes de la civilisation, elles se multiplient à l'envi dès le Nouvel Empire, pour atteindre un développement toujours plus impressionnant, comme l'attestent les époques tardives.

Ce sont là les témoignages vivants des croyances et des pratiques magico-religieuses de tout un peuple profondément attentif aux grands mouvements cosmiques, désireux de vivre en parfaite harmonie avec l'ordre universel – Maât\* – et adversaire de tout extrême. Les amulettes permettent à l'Égyptien de se protéger contre des phénomènes capables de contrarier,

voire de menacer dangereusement le cours de sa vie terrestre ou posthume.

Bien davantage que de simples éléments décoratifs, elles sont les réceptacles privilégiés de cette puissance universelle diffuse souvent divine et, à ce titre, douées d'une grande efficacité. Capables d'écarter dangers et maladies, elles assurent leur possesseur d'une vie faite de bonheur et de sérénité.

Leur diversité est remarquable : objets de la vie quotidienne, animaux, éléments divins, signes hiéroglyphiques... Tous témoignent de la dynamique créatrice d'une pensée originale, riche en symboles divers. Formes, matériaux et couleurs varient énormément, mais répondent toujours à des choix délibérés et ne sont jamais les produits du hasard.

Évoquer le monde fascinant des amulettes égyptiennes, c'est approcher une pensée symbolique, imagée, poétique, souvent éloignée de la nôtre ; c'est encore découvrir une autre sensibilité, une autre façon de vivre et d'appréhender l'universel. C'est également faire preuve de modestie devant de nombreuses interrogations qui restent parfois sans réponse...

### **Mentalité magico-religieuse de l'ancien Égyptien et représentation du monde**

Les amulettes égyptiennes ne sont pas un produit du hasard...

Elles reflètent dans une large mesure la perception que l'indigène avait de son monde. Et pour apprécier la place qu'elles occupaient dans cette antique civilisation, il importe d'évoquer quelques aspects caractéristiques de la mentalité des habitants de la vallée du Nil.

Observateur attentif des grands mouvements cosmiques (course solaire, alternance du jour et de la nuit...) et des phénomènes géographiques locaux, tel le retour périodique de la crue dispensatrice de vie, l'Égyptien allait progressivement construire une vision originale des débuts du monde et de son fonctionnement.

Le Soleil apparaît comme le démiurge\* par excellence, organisateur d'un univers équilibré où chaque élément trouve « sa place en son temps ». Le roi, héritier légitime et continuateur de l'œuvre divine, a pour tâche essentielle le maintien de cette harmonie grâce au culte quotidien. Chaque individu, du paysan le plus modeste au puissant vizir\*, a sa place bien définie dans une société idéalement hiérarchisée.

Or, ce monde, en équilibre presque parfait, reste cependant sous la menace d'une manifestation toujours possible des forces hostiles qui, maintenues à distance par les rites religieux (aspect royal et "officiel" : culte journalier et fêtes) et magiques (aspect "populaire" = protection rapprochée), se tiennent en embuscade sur le pourtour du monde organisé, prêtes à se déchaîner dans les moments critiques de « passages » : alternance du jour et de la nuit, changement de saison, d'année ou de

règne. C'est en ces circonstances que l'équilibre universel est provisoirement rompu.

Religion et magie ne s'opposent pas dans la pensée égyptienne, mais au contraire se complètent pour aider efficacement à la bonne marche du monde :

*« Dieu a donné la magie (heka) aux hommes, comme une arme apte à contrarier le cours normal des choses. »*

(Enseignement pour Merikarê\*, cité par S. Sauneron, dans *Le Monde du sorcier*, Paris, Seuil, collection Sources orientales 7, 1966, p. 32.)

Encore un mot sur une conception qui anime toute la pensée égyptienne antique : la croyance en la toute-puissance des images. En effet, qu'elle soit statue monumentale, bas-relief, peinture ou modeste objet, l'image reste avant tout utilitaire : elle réactive ou dédouble les propriétés de l'original, qui sont alors intégralement transmises à la copie. Les images ne sont jamais inertes, figées : elles sont forces agissantes et possèdent une existence bien réelle. À tel point que dans certaines tombes, on a intentionnellement mutilé les représentations d'êtres animés supposés capables de se révéler dangereux. C'est ainsi que l'on retrouve des serpents percés de couteaux, des lions coupés en deux ou des hommes mutilés.

Les mots également sont bien davantage que la simple désignation d'un être ou d'un objet. Et plus particulièrement lorsqu'on les prononce : ils prennent alors vie, deviennent réalités existentielles...

Connaître le nom secret d'un dieu, c'est avoir prise sur lui. Nommer son ennemi, c'est déjà le dominer. Répéter obstinément une formule, c'est à coup sûr susciter la réalisation d'un souhait ou être assuré de la mise en œuvre d'une menace. Le crédit que l'Égyptien accordait aux mots et à la parole était énorme.

La pensée de l'antique Égypte apparaît souvent bien éloignée de la nôtre, dominée par le rationalisme. Il importait de souligner les aspects majeurs d'une mentalité magico-religieuse originale et d'évoquer l'univers imaginé par les habitants de la vallée du Nil, avant de pénétrer dans le monde étonnant des amulettes égyptiennes, témoins privilégiés de la représentation d'un univers apparemment équilibré, mais où la menace des forces hostiles reste constamment présente.

C'est dans ce contexte que les amulettes prennent alors toute leur importance et leur pleine valeur.

**Qu'est-ce qu'une amulette ?** La définition actuelle généralement acceptée est celle de : « petit objet censé avoir des vertus magiques, et que l'on porte sur soi » (*Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, 1992).

On précise encore que l'amulette « est destinée à préserver du mal, des blessures, de la mort » (Dupré, *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*, 1972).

Distinguons d'emblée le terme d'*amulette* de celui de *talisman*. Ce dernier désigne « un objet qu'on ne porte pas nécessairement sur soi [...], [qui] évoque une atmosphère de féerie [...] auquel des idées superstitieuses font attribuer le pouvoir d'exercer une influence extraordinaire [...] ». (Dupré, *op. cit.*).

L'amulette se définit donc comme un objet doué de vertus magiques que l'on porte sur soi.

Une première remarque s'impose : les amulettes égyptiennes protègent l'homme de son vivant et l'accompagnent encore efficacement dans l'au-delà. Il n'existe pas de frontières précises (et encore moins de barrières infranchissables) entre ces deux mondes : loin de s'exclure, ils s'interpénètrent sans cesse, l'un annonçant ou prolongeant l'autre. Aussi les amulettes concernent-elles les vivants comme les morts.

Une seconde observation est d'importance : l'efficacité de l'amulette ne se limite pas à l'objet lui-même.



Nœud d'Isis en Jaspe

L'Égyptien, nous l'avons dit, croit profondément au pouvoir de l'image. Dans cette optique, la représentation figurée d'une amulette, son *image*, prolonge et accroît même le pouvoir de l'amulette elle-même. Un pilier-*djed* peint dans une tombe ou un nœud d'Isis illustrant une vignette du *Livre des morts*\* « fonctionnent », bien qu'à une échelle différente, de la même manière que l'amulette portée

individuellement.

Il ne faut donc pas, en Égypte ancienne, réduire l'amulette au seul objet que porte le particulier, mais inclure également sa représentation, peinte, gravée ou dessinée sur un quelconque support (paroi, statue, papyrus...).

L'*image* d'une amulette ne doit cependant pas être assimilée à un *talisman*, puisqu'elle reste dans la plupart des cas la représentation d'un objet *porté* par l'individu.

L'amulette égyptienne apparaît fréquemment comme la réduction *portative* et *individuelle* d'un symbole commun plus général. Ainsi, la lionne des temps anciens, symbole de toutes les puissances, divine protectrice du roi à l'époque historique (on pense aux grandes statues de la déesse Sekhmet datant du règne d'Amenhotep III\* sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie), devient en fin de compte, sous sa forme d'amulette, la protectrice du particulier.

### L'origine et le développement des amulettes

Les amulettes, communes à toutes les civilisations, ont une origine très ancienne qui remonte aux temps préhistoriques. De nombreux témoignages, datant du Paléolithique supérieur (perles, coquillages percés, dents d'animaux, etc.), montrent que leur usage est

directement lié aux premières manifestations d'une expression magique et funéraire.

L'Égypte n'échappe pas à la règle. Mais c'est surtout à partir du Néolithique (milieu du VI<sup>e</sup> millénaire), quand les habitants sédentarisés dominent les problèmes liés à l'agriculture, à l'élevage et aux techniques nouvelles (tissage et poterie), que les témoignages se multiplient (époque badarienne). Ils vont ensuite se diversifier au cours des époques prédynastique et préthinite (environ 4500-3150 avant J.-C.), pour se développer au cours des périodes historiques et connaître une ferveur populaire croissante...

### Les noms égyptiens de l'amulette

Les Égyptiens employaient différents termes pour désigner les amulettes : *oudja*, *meket*, *nehet* et *sa*. Tous se rattachent, d'une manière ou d'une autre, à l'idée très générale de protection. Quant aux nuances qu'ils présentaient à l'origine, elles nous échappent dans une large mesure : dès le Nouvel Empire, ces diverses désignations deviennent pratiquement interchangeables.

*Oudja* s'emploie couramment dès le Moyen Empire et possède une étroite relation avec le verbe *oudja*, « être intact, bien conservé ». On retrouve ce terme à propos d'Osiris renaissant, que l'on désigne par l'expression : « Celui qui s'éveille intact ». L'état *oudja* évoque alors le bien-être et la parfaite santé. Véhiculant en priorité les idées de plénitude et d'intégrité physique et mentale, *oudja* s'applique aussi bien au petit objet que l'on porte sur soi (l'amulette) qu'à la formule magique que l'on récite.

*Meket*, employé dès l'Ancien Empire, dérive de *m(e)ki*, « protéger ». C'est par ce terme que l'on désigne les grandes déesses lorsqu'elles protègent le soleil contre ses ennemis. Hathor est ainsi appelée *meket neb (e)s*, « protectrice de son seigneur ». *Meket* apparaît plus particulièrement lié à la protection physique sous sa désignation spécifique de *meket ha*, « protection du corps ». *Nehet*, couramment employé au Nouvel Empire avec l'idée de « protection, abri », dérive de *nehj*, « protéger ». Une boisson appelée *nehet*, employée dans le contexte magique, était considérée comme breuvage protecteur, alors que ce même terme pouvait encore désigner un « livre de protection ». *Nehet* s'applique encore fréquemment à l'amulette écrite (fragment de papyrus roulé) attachée sur la momie.

Le dernier terme, enfin, *sa*, connu dès l'Ancien Empire et qui s'écrit le plus souvent à l'aide du seul hiéroglyphe  $\text{X}$ , évoque une protection très générale. Tout comme l'*oudja*, il désigne aussi bien l'amulette que la formule magique. On le rencontre fréquemment associé à d'autres termes qui garantissent au roi une vie de plénitude, exempte de tous désagréments : « Que toute *protection [sa]*, vie, stabilité, puissance et santé soient autour de lui... » Dès le Moyen Empire, *sa* paraît avoir un sens très large, puisqu'il désigne tout à

la fois les amulettes protégeant les morts, les dieux et les rois, ainsi que les dessins magiques et les « étiquettes » portant des formules magiques.

Notons que le mot dérivé *saou* désigne le magicien guérisseur, fabricant d'amulettes et proche collaborateur du *sinou*, l'ancêtre de nos médecins modernes.

Comme les Égyptiens eux-mêmes n'ont pas établi de limites précises entre ces différents termes, qui souvent recouvrent une réalité identique, nous ne ferons pas de distinctions artificielles entre eux et emploierons uniquement le terme d'*amulette* dans la suite de notre présentation.

### L'efficacité des amulettes

L'objet développait tout son effet dès sa fabrication, dès sa sortie du moule du fondeur. Aucune consécration particulière n'était nécessaire, l'amulette était immédiatement opérationnelle, son efficacité résidant dans sa *forme*, dans la *matière* dont elle était faite, dans sa *couleur*, voire dans le *symbole* même qu'elle représentait.

La *forme* divine apportait ainsi la protection recherchée : Thouéris protégeait les accouchées, Ptah les artisans, Thot les scribes, tandis que Sobek éloignait les crocodiles.

Les attributs portés par le pharaon, tels les sceptres et les couronnes, réceptacles de la puissance divine et royale, devenaient alors un moyen reconnu de participation à l'immortalité du roi.

Certaines formules du *Livre des morts*\* soulignent expressément l'importance du choix de la *matière*, qui donnera à l'objet toute sa potentialité, en dehors même du symbole représenté. Il est ainsi précisé au chapitre 155 que le pilier-*djed*, expression de stabilité et de durabilité, doit être confectionné en or :

« Paroles à dire sur un pilier – *djed* – en or [...] placé au cou du bienheureux, le jour de l'enterrement,

– celui à qui cette amulette est mise au cou, il sera un bienheureux éminent dans l'empire des morts – [...]

Cela a été véritablement efficace des millions de fois [...]. »

(Traduction d'après P. Barguet, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*, Paris, Éditions du Cerf, 1967)

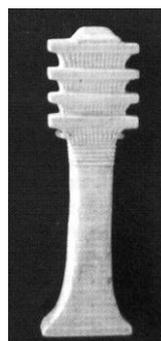
Cette importance du choix de la matière dans la confection des amulettes est fort ancienne, ainsi que l'attestent déjà des témoignages de l'époque gerzéenne : cœur en jaspe rouge, oiseau en cornaline, bélier en turquoise, tête de taureau en calcaire, vautour en ivoire...

Mais la taille de ces différentes pierres restait toujours délicate, en dépit d'une technique toujours plus performante. Leur production pourtant bien développée ne suffisait certainement pas à une demande sans cesse croissante. C'est alors qu'une technique de production, expérimentée occasionnellement dès l'Ancien Empire

au moins, allait connaître une immense fortune au moment du Nouvel Empire, dès le règne d'Amenhotep III\* (XVIII<sup>e</sup> dynastie). Il **s'agit de la production en série d'amulettes moulées, en faïence\* ou « terre émaillée »**. Ces deux termes, couramment utilisés pour décrire le matériau employé, sont en réalité inexacts, puisque la matière obtenue ne comporte ni argile ni émail. L'amulette en « faïence\* » était confectionnée le plus souvent à partir d'un noyau sablonneux, idéalement à partir d'un noyau de quartz, recouvert d'une fine couche de verre siliceux. Cette couche était alors colorée à l'aide de composés cuivreux offrant une teinte verte ou bleue, aux nuances variées. Produites à partir de moules en terre cuite, les amulettes connurent un prodigieux essor, proche d'un véritable rendement industriel. Cette technique permettait à tous les Égyptiens, même les plus modestes, d'acquérir facilement ces petits objets qui reproduisaient les exemplaires idéalement taillés dans la turquoise ou dans d'autres pierres semi-précieuses.

À côté de la production d'amulettes taillées ou moulées, les Égyptiens fabriquèrent également ces petits objets en **métal**. Premier métal connu, le **cuivre** n'apparaît cependant pas avant l'Ancien Empire dans la confection d'amulettes. Il fut précédé dans ce domaine par l'**or**, qui entre dans la composition du fameux bracelet du roi Djer (I<sup>re</sup> dynastie), associé au travail de la turquoise. L'**argent**, qui provenait d'Asie Mineure et qui souvent était plus précieux que l'or pour l'Égyptien, apparaît sous l'Ancien Empire. Parfois associé à l'or, il devient l'électrum, mais ne servit pratiquement jamais à la production d'amulettes. Le **bronze**, alliage de cuivre et d'étain, fut abondamment utilisé dans les dernières périodes, alors que l'emploi du **fer** se résume à la seule époque gréco-romaine.

La *couleur* aussi joue un rôle important dès les origines. Ce n'est pas par hasard que des amulettes cordiformes\* sont confectionnées en **jaspe rouge** à l'époque protohistorique ; ce choix de la couleur est voulu et recherché. Le rouge, symbole de ce qui est vivant, devient alors pour le défunt l'assurance de poursuivre son existence dans l'au-delà. Signe de continuité funéraire, le rouge n'est pas propre à l'Égypte : les Magdaléniens\* d'Europe utilisaient une terre ocrée de cette couleur lors de certains ensevelissements, témoignant ainsi de croyances comparables.



Pilier Djed

Un nombre important d'amulettes tiraient leur efficacité du *symbole* même qu'elles représentaient. Certains hiéroglyphes fonctionnent ainsi comme des amulettes, du fait même de leur signifiant : l'amulette  $\overline{\text{V}}$ , symbole de la vie, assurera son possesseur d'une existence heureuse. Le signe  $\overline{\text{H}}$  *djed* agira comme réceptacle de stabilité et de durabilité, alors que l'hiéroglyphe

∫ *ouadj* – la colonnette de – développera une potentialité faite de verdure et de régénération permanente.

De manière générale, l'efficacité de toutes les amulettes se trouvait encore renforcée lorsqu'elles étaient « émises » à des moments favorables et plus particulièrement au début de la nouvelle année. Les rites alors opérés à l'intérieur des temples, tel celui de l'« Union au Disque\* » rechargeaient l'univers entier de forces dynamiques. C'était à cette époque précisément, dans ce contexte favorable de renouveau vital, que l'on acquérait pour soi-même ou que l'on offrait à ses proches ces petits objets qui s'étaient en quelque sorte eux-mêmes imprégnés de tous les éléments positifs du cycle renouvelé.

### La « classification » des amulettes

Répartir les amulettes en catégories bien définies, en fonction de critères précis, traduit avant tout une préoccupation moderne et scientifique. Un tel souci n'existait pas chez les anciens Égyptiens, qui croyaient en la vertu magique de ces innombrables figurines sans éprouver d'aucune manière un quelconque besoin de les répartir en différents groupes.

Certains textes, comme le *Livre des morts\** ou le *Rituel de l'embaumement\**, apportent quelques précisions sur la matière et la couleur des amulettes ou sur la place qu'elles doivent nécessairement occuper sur le corps du défunt ; jamais pourtant ces documents ne font état d'un quelconque classement, au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

De nombreux égyptologues se sont essayés à répartir les amulettes en divers groupes, selon différents critères, les uns évoquant des aspects religieux, d'autres s'appuyant sur des éléments fonctionnels et archéologiques. Sans les citer tous, nous mentionnerons à titre d'exemple le classement proposé par Hans Bonnet, dans son ouvrage consacré à la religion égyptienne, *Reallexikon der ägyptischen Religionsgeschichte* (p. 28-30).

Il distingue ainsi **huit groupes d'amulettes : objets naturels, nœuds, démons et dieux, animaux et parties d'animaux, parties du corps humain, symboles, couronnes et signes du pouvoir, ornements et équipement funéraire.**

L'une des tendances actuelles, avant tout fondée sur des critères archéologiques, recherche un classement objectif et scientifique basé sur une analyse de l'objet lui-même et de son emploi. On citera à ce propos l'article de Julia Falkovitch : « L'usage des amulettes égyptiennes », dans le *Bulletin de la Société d'égyptologie* de Genève. Parfait pour répondre à des exigences muséologiques, il ne prend pas en compte la *fonction* de l'amulette et ne saurait refléter le monde complexe et souvent irrationnel imaginé par l'Égyptien lui-même. Toutes ces tentatives, exprimant différents points de vue, ont leurs mérites respectifs. L'une n'est

pas « meilleure » que l'autre. Elles traduisent simplement des préoccupations différentes...

### **B) Les amulettes de la collection Jacques-Édouard Berger, à Lausanne.**

Jacques-Édouard Berger n'avait pas le souci de constituer une collection « complète » d'amulettes, comme le font les musées qui présentent des « séries typologiques », par ailleurs fort utiles aux chercheurs. Son propos était fondamentalement différent, fondé sur la recherche de l'objet qu'il ressentait comme *néfer\**, c'est-à-dire « beau », parfait en sa plénitude, en sa vertu révélatrice du *néter\**, l'expression par excellence de la complexité universelle et divine.

« Dans l'Égypte ancienne, un objet, quel qu'il soit, est une force active, intelligente, en ce que, répondant aux exigences du rituel, il soutient, manifeste et exalte la puissance du néter\* ; sa beauté tient à son accord, à son harmonie avec le divin, et jamais aux seules lois de l'esthétique. Être beau, être néfer\*, c'est savoir signifier le néter. » (Jacques-Édouard Berger, *Pierres d'Égypte*, Lausanne, Éditions pour l'Art, 1987.)

Le collectionneur était à l'écoute d'une fibre populaire que ne révèlent pas les témoignages grandioses de l'art officiel, tant culturel que funéraire. Il mettait ainsi en évidence la mentalité magico-religieuse d'une population profondément attachée à la vie, qui ressentait les grands événements naturels comme la manifestation de puissances qu'il convenait de se concilier et qui se préoccupait de son devenir funéraire. Le port de ces diverses amulettes permettait un recours direct au *néter*, qui répondait aux préoccupations immédiates d'une population tenue à l'écart du rite officiel et que ne concernaient pas non plus les subtilités théologiques développées par des prêtres élitaires.

Les amulettes rassemblées témoignent d'un choix délibéré, révélateur d'une passion et d'une quête originale. Quelques-unes sont d'une facture exceptionnelle ; d'autres, plus grossièrement exécutées, expriment une croyance populaire immédiate. En présentant les exemples les plus significatifs de la collection, nous espérons ne pas trahir la démarche initiée par le collectionneur. Nous regrouperons les amulettes autour de « thèmes » que Jacques-Édouard Berger avait privilégiés dans sa quête passionnée du *beau*, expression d'une vérité divine toujours complexe.





[www.champollion-adece.net](http://www.champollion-adece.net)

Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie CHAMPOLLION